

PQ
2613
.U2Z8
1911

U d'of OTTAWA



39003003990172



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



CE - Fr.
Charles

GUÉRIN

JUN 2 8 1972

ce

J. NOURY

Charles GUÉRIN

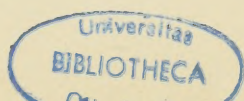
Son Monument

Les Fêtes d'Inauguration

Les Discours

En vente au JOURNAL DE LUNÉVILLE

47, Rue Gambetta



Le Journal de Lunéville, dans son supplément illustré du Samedi 23 Octobre 1909, publiait les articles suivants que nous voulions offrir, réunis en une plaquette, à Madame Edmond Guérin, mère du regretté poète Charles Guérin.

Dans l'intervalle, Madame Edmond Guérin est allée rejoindre, dans la tombe, son fils qu'elle aimait tant.

Puisque la mort ne nous a pas permis de lui offrir à temps cette œuvre, que sa famille nous permette de la dédier pieusement à sa mémoire et à celle de son fils, dont c'est aujourd'hui l'anniversaire funèbre.

Lunéville, le 19 Mars 1911.



L'INAUGURATION du MONUMENT

« La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ».

MALHERBE.

DEMAIN, Dimanche, 24 octobre, aura lieu l'inauguration du superbe monument élevé au souvenir de notre regretté concitoyen, le poète délicat qu'était Charles Guérin, notre André Chénier, notre Musset, à nous, Lorrains.

Non seulement sa famille le pleure encore, mais les lettres, la muse de la poésie qui s'étaient associées à sa douleur immense, en portent toujours le deuil. Et ce sera pour ses parents, pour ses admirateurs, pour ses amis, pour tous les écrivains de France, une consolation de voir revivre dans le marbre sa tête au front large de penseur.

Sous les arbres des Bosquets, où croulent déjà les feuilles rouillées par l'automne, s'acheminera demain une longue théorie de ces représentants de la poésie, de la littérature et de l'art, afin de rendre hommage au ciseleur de vers géniaux, arrêté trop tôt dans son œuvre par l'impitoyable faucheuse qu'il voyait sans cesse devant ses yeux et dans ses rêves.

C'est un cliché banal de citer l'adage des Anciens qui félicitaient les jeunes de les voir quitter cette vie, cette vallée de larmes. « Ils sont aimés des Dieux ! » disaient-ils. Nous croyons, nous, plutôt, que c'est par jalousie que les divinités païennes cueillaient dans leur fleur ces tiges frêles, porteuses, avant la maturité, de bouquets magnifiques, comme on n'en voyait point dans l'Olympe. Et la religion populaire leur élevait des autels.

Ainsi de Charles Guérin. Il est mort à 33 ans, dans la pleine force de son talent, que dis-je ! de son génie doux et triste. Déjà, à dix-neuf ans à peine, quand, au sortir du collège, il signait d'un anagramme germanique, *Heirclas Rügen*, son premier recueil de poésies, *Fleurs de Neige*, il avait le pressentiment de sa fin précoce. Son âme était triste, jusqu'à la mort. Témoin cette strophe de l'*Agonie* :

Je sens renaître en moi la tristesse infinie
Qui visita le Christ au mont des Oliviers,
Alors qu'agenouillé, le soir, sur les graviers,
Il demandait à Dieu d'abrégier l'agonie.

Témoin aussi ces poignantes *Approches du Soir* :

La Nuit vient. Je me trouve au bout de l'Avenue
De vie, ayant joui du plaisir passager ;
J'attends avec effroi le divin messenger
Qui, du gouffre infini, criera : l'heure est venue !

Derrière le seuil noir est la terre inconnue.
— Le bagage du bien, que j'ai fait est léger ;
Je voudrais qu'à flocons il se mit à neiger
Pour que j'aie un manteau blanc sur mon âme nue.

« Hâte-toi, dit la Mort, qui me tient par la main,
Viens te coucher pour le sommeil sans lendemain ».
Elle chante et sa voix est flottante et charmeuse ;



Le Monument

Elle est câline et sa caresse fait fremir —
Ainsi la mère — au soir — a la lampe fumeuse
Berce l'enfant peureux qui ne veut pas dormir !

N'avait-il pas rêvé pour lui, cet amant des Muses et
de la Gloire, cette épitaphe mélancolique ?

... Laissez dormir la poussière d'un homme.

« Mais, dit un poète bruxellois, Franz Ansel, aussitôt que la tombe fut scellée, tous ses frères et tous ses rivaux, sans distinction d'âge ni d'école, lui portèrent l'unanime tribut d'une admiration affligée ; et les esprits qui font l'opinion de l'élite proclament que la France venait de perdre, en Charles Guérin, le plus grand des poètes de sa génération, ou, plutôt, le seul poète ».

De là à l'idée d'un monument, il n'y avait qu'un pas.

LE COMITÉ DU MONUMENT

Quelque temps après sa mort, dès 1907, il se constituait un Comité, en vue de l'érection, à Lunéville, d'un monument à Charles Guérin.

M. François Coppée, de l'Académie française, avait bien voulu accepter la présidence d'honneur du Comité, qui fut ainsi composé :

Président : M. Maurice Barrès, de l'Académie française ;

Secrétaire : M. Henri Albert ;

Trésorier : M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France* ;

Membres : MM. Fernand Baldensperger, René Boylesve, Docteur Paul Briquel, Pierre Bucher, directeur de la *Revue Alsacienne Illustrée* ; H. Chantavoine, Francis Charmes, directeur de la *Revue des Deux-Mondes* ; Édouard Ducoté, J. Ernest-Charles, Paul Fort, directeur de *Vers et Prose* ; Louis Ganderax, directeur de la *Revue de Paris* ; Fernand Gregh, Francis Jammes, Émile Krantz, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy ; Léo Larguier, Henri Mazel, Jean Moréas, Pierre Quillard, Henri de Régnier, J. Guy-Ropartz, directeur du Conservatoire de Nancy ; Charles Sadoul, directeur du *Pays Lorrain* et de la *Revue Lorraine Illustrée* ; Émile Verhaeren.

L'exécution de ce monument a été confiée à MM. Horace Daillion et E. Lachenal.

L'emplacement sur la « promenade des Bosquets » a été désigné par le Conseil municipal de Lunéville, d'un commun accord avec le Comité.

Les listes des souscriptions reçues par M. Alfred Vallette, trésorier du Comité, au *Mercure de France*, 26, rue de Condé, Paris ; aux bureaux du *Pays Lorrain*, 29, rue des Carmes, Nancy ; et par M. le Docteur Briquel, membre du Comité, 32, rue de Viller, à Lunéville, ont été, au fur et à mesure, publiées par le *Mercure de France* et divers journaux lorrains, entre autres par le *Journal de Lunéville*.

On les trouvera à la fin de cette brochure.

Phot. Paul Berger, Paris.



E. Lachenal

LE MONUMENT

Ce beau monument, d'ordre ionique, représente un portique à demi ruiné, au pied duquel la Muse pleure accroupie, tandis que la Jeunesse couronne de fleurs immortelles celui qui fut un moissonneur de beauté. Il est l'œuvre de M. Lachenal, le céramiste bien connu, et du sculpteur Daillion, dont l'éloge n'est plus à faire.

Taillé dans un bloc de marbre qui, brut, ne pesait pas moins de 20.000 kilos, ce monument, après l'œuvre de l'architecte et du statuaire, avait encore un poids de 13.000 kilos. Le socle, en granit des Vosges, pèse plus de 7.000 kilos.

C'est sur ce socle que, le samedi 24 juillet, une équipe d'ouvriers de l'habile entrepreneur, M. Henri Masson, a dressé la lourde masse, amenée là sur un camion par treize chevaux vigoureux de la maison Hennequin et Bourquin.

Une puissante chèvre, qu'on avait fait venir exprès de Paris, enleva comme une plume ce gigantesque bloc qui fut déposé sans à-coup.

Rares sont nos concitoyens qui assistèrent à ce travail et purent admirer l'œuvre qui sera inaugurée, dans quelques heures, lorsque le voile traditionnel, soigneusement fermé jusqu'alors, tombera au signal donné.

Dès avant, les éditeurs des cartes postales ont popularisé ce monument, ce chef-d'œuvre. Citons, entre autres, la librairie Quantin, place du Château, qui a bien voulu, pour ce numéro spécial, nous confier la pellicule originale du cliché reproduit ci-contre ; les cartes postales de la maison Bastien, libraire, rue Germain-Charier, etc., etc.

Cette œuvre, qui rivalise avec les plus belles, a inspiré à l'une de nos compatriotes, M^{me} G. Noury, le sonnet ci-dessous que nous nous permettons de reproduire :

A CHARLES GUÉRIN

Sonnet d'une admiratrice (1)

L'Art et le Souvenir ont fait jaillir du marbre
Ton front mat de poète. Aujourd'hui triomphant,
Tu reviens en ce parc où tu jouais, enfant,
Où, déjà, l'âme en peine, à l'ombre de quelque arbre,

Tu cherchais à sertir dans l'or fin de tes vers
Les diamants bleus des plus troublantes pensées...
Enfin, voici la Gloire, en nos Champs-Élysées,
Qui, tel un demi-dieu, t'accueille bras ouverts.

Que t'importe que les feuilles, couleur de cuivre,
Jettent demain sur toi leur linceul de métal
Et qu'après, les frimas, fleurs de neige et de givre,

Fassent pendre à tes cils des larmes de cristal!...
N'as-tu pas dit un jour que « mourir c'est revivre » ?
Et Dieu te fait renaître au doux soleil natal.

GERMAINE NOURY.

Luneville, le 14 octobre 1909.

LES HOMMAGES

Léon Tonnelier, le bon poète lorrain, lauréat cette année de l'Académie Stanislas, a consacré à Charles Guérin le poème suivant, d'une belle envolée :

(1) Ce sonnet a, depuis, été reproduit dans le *Pays Lorrain* et dans l'*Œillet Rose*.

Phot. Process Total, F. 161.



Horace Daillion, Sculpteur

A CHARLES GUÉRIN

L'adieu qui s'éternise a des gestes de femme
Dont la Mort et l'Oubli nous détournent en vain ;
Le poète s'éloigne en nous laissant son âme
Comme une écharpe mauve où flotte un soir divin.

C'est ainsi qu'il demeure au fond de nos mémoires,
Éternellement jeune, immortellement beau.
Dès qu'il couche au linceul de lumineuses gloires.
Il semble qu'une aurore éclate en son tombeau.

Vous dont l'adolescence eut un *Cœur solitaire*
Si lourd de pur amour que nous en vénérions
La grâce diaphane au seuil du grand mystère
Où viennent se laurer, pensifs, les plus hauts fronts.

Vous qui fûtes *Semeur de Cendres* avant l'âge,
Vous l'*Homme intérieur* qui n'a point que rêvé
— Comme trois *Angelus* — au clocher d'un village —
Vous inclinez trois fois notre âme au même *Ave*.

Trois fois nous saluons en vous l'œuvre parfaite,
L'humble clocher rustique est comme ivre d'airain.
Les cloches de novembre approuvent cette fête
Et sa mélancolie émeut le ciel lorrain.

Ah ! cette joie en deuil ! combien de fois vous l'eûtes
A dérouler en vous mélancoliquement
Le cortège alangui des joueuses de flûtes
Dont l'harmonie errante est un enlacement...

Mais voici que le marbre épouse votre image
Parmi les ors fanés d'un bosquet automnal.
Souffrez, frère immortel, que je vous rende hommage :
Vous demeurez l'émoi du clair pays natal.

Et tous — couples naïfs, poètes, philosophes —
Épris de solitude immense et de soir bleu,
Sentiront palpiter et brûler dans vos strophes
Le cœur pur de l'amour et l'amour pur d'un dieu.

LÉON TONNELIER.



L'HOMME ET LE POÈTE

SON ENFANCE

LOUIS-JOSEPH-AUGUSTIN-CHARLES GUÉRIN, fils de Monsieur et de Madame Edmond Guérin, naquit à Lunéville, rue des Capucins, le 29 décembre 1873.

Il fit à l'établissement Saint-Pierre-Fourier, à Lunéville, toutes ses études, qu'il termina brillamment en 1891. Après sa philosophie, il partait pour Saint-Sigisbert de Nancy, et, deux ans après, il enlevait sa licence ès lettres, puis préparait sa licence d'allemand. Sur les bancs de la Faculté, il noua de durables et solides amitiés, notamment avec le doyen de cette Faculté, l'honorable et distingué M. Émile Krantz.

Dès 1894, le professeur consacrait à son élève une forte étude, *Un Décadent Lorrain*, où il exprimait tous les espoirs que les lettres françaises nourrissaient en Charles Guérin.

Et quand celui-ci mourut, le 17 mars 1907, l'éminent professeur, qui était de plus l'ami de notre compatriote, lui consacrait dans le *Pays Lorrain* un article ému et vibrant : *Charles Guérin : l'Homme et l'Œuvre, Souvenirs*.

A ces « Souvenirs », on nous permettra de faire de larges emprunts. Que pourrions-nous dire de meilleur, de plus vécu, que celui qui le guida, deux années durant, dans la carrière des lettres, suivait ses progrès et se félicitait de contribuer à donner à la Lorraine, petite patrie, puis à la France, la grande patrie, un poète capable de l'illustrer ?

L'ÉTUDIANT

Charles Guérin se fit inscrire à la Faculté des Lettres en novembre 1894 comme étudiant de licence d'allemand. Il suivit les cours et les conférences pendant toute l'année scolaire. En 1895-96 il accomplit son année de service militaire, au 26^e d'infanterie. Libéré en novembre 1896, il redevint élève de la Faculté en qualité d'étudiant résident en Allemagne. Il avait choisi Munich, cette capitale artistique de la Germanie méridionale, pour s'y fortifier dans la connaissance et la pratique de la langue allemande.

Il fut reçu licencié à la session de juillet 1897.

Il n'avait pas attendu ce diplôme libérateur pour être tout entier à la littérature, à la poésie. Il était poète de naissance. Il fut exclusivement homme de lettres, par tempérament, par vocation, par volonté. Il se sentait élu. Ses premiers vers publiés datent d'avant sa vingtième année. Quand il arriva à l'Université, il était déjà l'auteur de *Fleurs de Neige* (1893). C'est au cours de sa première année d'études supérieures qu'il donne l'*Art Pargure* (1894) et la première partie de l'*Agonie du Soleil* : les *Joies Grises*, qui forment un véritable volume, avec une préface très suggestive de Georges Rodenbach, qu'il avait pris décidément pour maître et pour modèle.

Il était dès lors quelqu'un, autre chose et plus qu'un simple étudiant.

On ne pouvait pas ne pas remarquer et distinguer Charles Guérin. Je vois encore, au fond de la salle, toujours à la même place, appuyé au mur, comme dans une sorte de demi-isolement un peu lointain, ce pâle jeune homme, à la belle chevelure d'un noir lustré, le plus souvent accoudé et penché dans une attitude pensive et mélancolique : dans ses grands yeux toujours éveillés et comme continûment interrogateurs, il y avait à la fois de l'attention et de la rêverie, une sorte d'avidité d'écouter, de savoir, de comprendre, et aussi un dédoublement intérieur, je ne sais quelle manifestation de vie subjective qui semblait signifier que le meilleur de lui-même n'était pas ce qu'il donnait à ces exercices collectifs et généraux, bien qu'il fût loin de les mépriser. Au contraire, il était de ceux qui tiennent à bien faire tout ce qu'ils font, mais qui font mieux ce qu'ils préfèrent et qu'ils ont choisi. Il était gouverné par un très noble et très fort sentiment du devoir qui lui donnait la curiosité sympathique et comme librement obligatoire des choses qu'il goûtait peu par nature, et pour lesquelles il avait le moins d'inclination et d'aptitude. Quand il fut soldat, il fut un excellent soldat, tout de cœur au métier, et ne mit pas en antithèses dissolvantes et pleurardes la vie de caserne avec sa vie d'« intellectuel ». Quand il apprit l'allemand, ce qui l'éloignait fort de M. Georges Rodenbach et de son abeur poétique, il l'apprit du mieux qu'il pût et s'efforça de l'aimer, comme il avait aimé, loyalement et bravement, le réveil au tambour pour le temps qu'il avait dû le subir. Il en fut récompensé. Il revint de la caserne fortifié physiquement, et il rentra d'Allemagne plus philosophe, plus observateur et plus curieux des choses et des hommes. Ce lui fut une double cure d'*objectivation*, pour ainsi dire. Et, pourtant, ce n'était là que du « divertissement » extérieur et contingent. Au fond de lui-même, il portait partout et toujours ce qui était la véritable vie de son âme, c'est-à-dire l'analyse passionnante de ses pensées, de ses impressions, de ses sentiments, de ses visions, exprimée et modulée par le chant intérieur de beaux vers, dont il voulait faire de beaux poèmes et de beaux livres. Une double preuve de ce dédoublement impérieux : il portait l'uniforme de fantassin quand il corrigea les épreuves des *Joies Grises* ; et c'est à Munich même,

tout en y apprenant l'allemand et en envoyant des dissertations à la Faculté de Nancy, qu'il fit imprimer chez H. Kutzner, en 1894, l'*Art Parjure*, avec cette dédicace significative :

*Au poète absolu
Stéphane Mallarmé
soit dédiée
cette tentative d'un Symbolisme parnassien.*

LE JEUNE HOMME

Ses études closes, son volontariat achevé, Charles Guérin, tout en conservant un pied à terre à Lunéville, 6, rue des Capucins, vécut en voyageur, allant tantôt en Allemagne, de préférence à Munich, en Suisse, en Italie, à Rome, en Provence, dans les villes de peinture et de musique surtout, faisant des séjours longs à Paris, auprès de quelques amis, avec lesquels il communiait en poésie et en idéal.

Mais, malgré ces fréquentes absences de Lunéville, ses voyages d'études et de repos, il demeura toujours de cœur et de pensée un Lorrain aimant les cieux sévères, les horizons proches, le calme recueilli de la ville et des campagnes où vivaient les siens.

Nous lisons dans le *Semeur de Cendres* ces vers suggestifs et qui prouvent, mieux que tout, qu'il est resté le bon Lorrain, enraciné à sa terre, attaché au sol de ses aïeux :

Ton cœur est fatigué des voyages ? Tu cherches
Pour asile un toit bas et de chaume couvert ?
Un verger frais baigné d'un crépuscule vert
Où du linge gonflé de vent pende à des perches ?
Alors ne va pas plus avant : Voici l'enclos.
Cette porte d'osier qui repousse les feuilles,
Ouvre-la, s'il est vrai, poète, que tu veuilles
Connaître, après l'amer chemin, le doux repos.

Arrête-toi devant l'étable obscure. Ecoute :
L'agneau bêle, le bœuf mugit et l'âne brait.
Approche du cellier humide où, bruit secret,
Le laitage à travers les eclisses s'égoutte.

C'est le soir. La maison rêve : regarde-la ;
Vois le feu qu'on y fait à l'heure accoutumée
Se trahir dans l'azur par une humble fumée.
Mais tu cherchais la paix de l'âme ? Entre : Elle est là.

C'est ce qui a fait dire à Franz Ansel, le poète et critique bruxellois, déjà cité :

La Lorraine a pétri à son image l'auteur du *Semeur de Cendres* — la Lorraine où les âmes sont tendres et farouches, fines, obstinées et fières, d'une fierté volontiers repliée sur elle-même et dont la mélancolie ne va pas sans amertume...

... De telles qualités se retrouvent à chaque page, accentuées encore d'un lyrisme vivifiant, dans les livres de Charles Guérin ; malgré qu'il se défende de nommer sa Lorraine (par un soin peut-être outré de généralisation), son œuvre est toute pénétrée du parfum doux qu'exhale la terre natale.

Il tenait, écrivait un de ses amis, M. le docteur Briquel, « à cette belle et puissante tradition familiale, faite à la fois d'activité généreuse et de bonté profonde ; et, passionné pour les lettres, il s'attachait, avec l'amour éclairé d'un artiste et la conscience d'un probe ouvrier, à pénétrer la pensée des grands écrivains et des génies ».

Il fut l'un et l'autre, car l'œuvre qu'il laisse, plus durable que le bronze ou le marbre, *marmore aut ære perennius*, dirait Horace, est belle et, en toutes ses pages, palpitante de vie et de douleur. Elle est surtout marquée du sceau de l'étude de la personnalité.

Sans doute, ses premiers livres, *Fleurs de Neige* et *Joies Grises*, dont nous parlions à l'instant, évoquent des souvenirs, souvenirs lointains, de Georges Rodenbach qu'il admira, qu'il étudia, qu'il critiqua ; de Stéphane Mallarmé dont le style décadent lui plaisait par sa musique même et sa forme artistique (*L'Art Parjure*).

Celui-ci lui préfaça même son *Sang des Crépuscules* où il y a de si jolis vers, mais qui sont comme un reflet des liens d'amitié qui le liaient avec Albert Samain et Stanislas de Guaita, auteur

des poèmes des *Oiseaux de Passage*, *Rosa Mystica*, *La Muse Noire*, et qu'il connut à Nancy; compagnons aujourd'hui disparus, fondus dans le Grand-Tout.

Vers 1896, il s'était intéressé beaucoup au mouvement des jeunes poètes de la région de Toulouse, de la Provence, qui publiaient un journal : *l'Effort*, et où il écrivit quelquefois, à côté de Maurice Magre, Emmanuel Signoret, Jean Viollis, Joachim Gasquet, aujourd'hui connus ou presque célèbres.

Mais déjà il s'affirmait lui-même et révélait, en 1898, son originalité, son « moi » profond de penseur et d'artiste. Quelle œuvre puissante est son *Cœur Solitaire* ! Il s'écrie :

Poète, sois un arbre aux fruits lourds de pensée !
.....

Attends la mort comme une amie, et que ton cœur
Te soit un calme intérieur où brille
La lumière toujours égale des étoiles.

Un détail encore : La pièce XXXV du *Cœur Solitaire*, qui commence ainsi :

Parfois, sur les confins du sommeil qui s'achève
A l'heure où l'âme est triste et flotte au bas du rêve,
.....

Charles Guérin la présenta au concours de poésie à l'Odéon. C'était en 1898.

Il lui avait donné comme épigraphe ces deux vers que, par une malignité poétique, il attribuait à Lamartine :

*Quel incurable rêve ignoré des amantes
L'infini met-il donc au cœur de ses poètes?...*

Ils sont de lui. Nous les retrouverons dans le *Cœur Solitaire*. La pièce est de si belle et forte facture qu'elle a été couronnée.

A cette époque, il s'était déjà fait une place dans l'Elysée des poètes.

Sans rappeler en rien Sully-Prudhomme de qui la poésie, de bonne heure, devint purement intellectuelle, Charles Guérin fait penser en même temps qu'il émotionne.

Il excelle souvent à commencer un poème par des paroles à la fois musicales et songeuses qui, le livre fermé, pleurent encore dans la mémoire. Témoin cet exemple du *Cœur Solitaire* :

O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami !
Rappelle-toi nos soirs de tristesse, parmi
L'ombre tiède et l'odeur des roses du Musée.

Nombre de pièces du *Cœur Solitaire* débutent sur ce ton. Qu'on y lise celle intitulée : *À Francis Jammes*, qui est si parfaite et l'une des plus remarquables du volume.

« Nous sommes sûrs, disait un critique, qu'il n'est personne qui, l'ayant lue, n'y revienne pour la goûter encore la tristesse harmonieuse et tendre. »

Ses vers sont faits de musique et de lumière. En voici un spécimen :

Le vent est doux comme une main de femme,
Le vent du soir qui coule dans mes doigts ;
L'oiseau bleu s'envole et voile sa voix ;
Les lys royaux s'effeuillent dans mon âme.
Au clavecin s'alanguissent les gammes ;
Le soleil est triste et les cœurs sont froids ;
Le vent est doux comme une main de femme,
Le vent du soir qui coule dans mes doigts...

(Sang des Crépuscules.)

Ils sont également d'une rare puissance évocatrice. Aussi s'en exhale-t-il un charme profond et durable, surtout dans le *Cœur Solitaire* et dans les deux autres qui suivirent cet admirable *Semeur de Cendres*, dont tous les vers seraient à citer, et dans l'*Homme intérieur*.

Ce sont surtout ces trois derniers volumes qui concourent à l'immortalisation du poète, à sa célébrité présente et future.

Qu'est le *Semeur de Cendres* ? C'est celui qui voit brûler son cœur d'une flamme pareille à celle de la chimère. Éteinte, il n'en

reste plus rien que de la poussière après avoir ondoyé, langui.
Le poète se demande alors s'il va atteindre

Enfin la paix promise à toute inquiétude ?

s'il va recueillir la moisson semée

Dans les roches du chemin ?

Dans ce livre, Charles Guérin atteint la perfection littéraire qui ne se démentira pas dans l'*Homme Intérieur* dont plus d'une pièce, entre autres le *Potier*, quelque chose de vu à la manufacture paternelle, deviendront classiques.

Avec l'*Homme Intérieur*, l'esprit du poète se recueille, comme dans l'attente de la mort. Il passe en revue ses ébats candides, ses anciens vers :

J'étais libre alors du souci
D'atteindre à la forme parfaite...
Pourquoi ne suis-je pas ainsi
Resté naïvement poète ?

Et en passant en revue sa brève jeunesse, en songeant aux chers bonheurs de jadis, on sent chez lui une intime révolte contre l'idée que bientôt plus rien ne sera.

Si, il te restera, ô poète ! la gloire. Tu disais :

L'incertaine immortalité
Vaut-elle une heure de la vie ?

Combien de jeunes, enviant ton bonheur, donneraient les ans qui leur restent pour entrer dans l'histoire des lettres et le Fantôme des poètes !

Poètes, mes frères, relisons les livres du poète : il n'est pas de meilleur hommage, et scandons sous la lampe ces vers, qui me hantaient devant la stèle blanche de Charles Guérin, pendant qu'on la parait.

O nature, génie éternel, ô grand Être !
Je mets ma passion et ma gloire à connaître
Tes forêts, tes vergers, ta flore et tes moissons !
Et l'air et les couleurs de tes quatre saisons !
Et je dois à l'amour dont ta beauté m'enivre
Mon regret de n'avoir qu'une existence à vivre !

SA BONTÉ

Bien que très détaché du monde extérieur, bien que, comme tous les penseurs, tous les poètes, il vécût isolé, enfermé, pour ainsi dire, dans une tour d'ivoire, Charles Guérin s'intéressa à la misère, à celle des porteurs de lyre surtout. Nul plus que le « pauvre Lelian », Verlaine, n'aurait pu dire ce qu'il dut, avec ses amis, à notre compatriote. Que d'appels à sa bourse, à sa générosité furent faites ! Que de jeunes gens, que d'écrivains de valeur, aujourd'hui arrivés, lui doivent d'avoir pu dîner et, après, trouver un gîte pour la nuit et du pain pour le lendemain !

Ce n'était rien auprès de ce que donnaient son intelligence et son cœur !

« Les mains de Charles Guérin, dit Francis Jammes, demeuraient nues quand elles avaient livré son cœur. C'est qu'alors il venait de tout donner avec la générosité de ceux qui ne veulent posséder que du génie. »

SA MORT

Le 28 novembre 1897, il écrivait :

Je vais mourir, je vais bientôt mourir ; qu'on ouvre
La croisée et que j'aie un rayon de soleil
Sur mon lit et la ronde endormeuse des mouches..
Que tout le jour sourie à mon dernier sommeil ;
Qu'on me couvre de fleurs, que l'air frais du matin
M'apporte encor les clairs effluves du jardin
Où mon frère aux cheveux dorés creuse le sable ;
Je vais mourir...

(*L'Inquiétude de Dieu*, LII)

Cette mort qu'il chanta, qu'il redoutait peut-être, elle ne devait venir que dix ans après, trop tôt pour sa famille, trop tôt pour les lettres. C'était, en effet, le premier des poètes du moment, « ou plutôt le seul poète ».

Ses amis, tous les écrivains voyaient sa place marquée, à côté de Barrès, à l'Académie Française qui couronna son *Homme Intérieur*.

Mais, comme je le disais jadis :

L'implacable faux qui tranche l'herbe humaine

a moissonné, cruellement, de si doux espoirs.

A l'automne de 1906, après avoir fait, comme caporal réserviste à Toul, sa dernière période d'exercices, où de bons amis de Lunéville remarquèrent sa pâleur, sa chétivité, il crut pouvoir aller passer l'hiver en des climats plus doux, plus favorables à sa santé précaire.

C'est au retour d'un voyage à Saint-Moritz qu'il fut frappé d'une congestion cérébrale. Malgré tous les soins dont il fut entouré à la maison paternelle, il est parti, ayant, comme il disait,

... donné toute sa vie à Dieu,
Avec des mains d'humilité calmes et jointes.

Il est parti le dimanche 17 mars 1907, en murmurant :

La vie en moi semble un chant qui s'éloigne et cesse...
J'implore, ô juste Dieu ! votre bonté profonde ;
Et maintenant, brisez ma ruche dans ce monde :
Qu'ouvrant son vol enfin vers les célestes landes
Mon âme, fugitive abeille d'or, se fonde
Dans l'essaim frémissant des cloches du Dimanche !

Ses obsèques ont eu lieu le mardi matin 19 mars, en la fête de Saint-Joseph, dans l'église Saint-Jacques, où l'on avait carillonné son baptême.

Quoique se déroulant au milieu d'une assistance nombreuse,

Phot. Manrique, Steubourg



CHARLES GUÉRIN

recueillie et peignée, elles revêtirent un caractère de simplicité touchante.

On se rappelle que les ouvriers de la Faïencerie que dirige M. Edmond Guérin tinrent à le porter eux-mêmes jusqu'au lieu du repos suprême et que de tout petits enfants suivirent son cercueil avec les bras chargés de ces fleurs qu'il aima tant.

O morts ! partagez-moi les fleurs et les prières
Que les passants pieux répandent sur vos pierres !

s'écriait-il dans une page où son cœur saignait de souffrance, où, comme averti de la mort qui était à l'affût, il s'attardait aux noires rêveries !

Son désir a été exaucé : les fleurs ont prié sur sa tombe, comme les prières depuis deux ans, et, ce matin encore, dans un service à Saint-Jacques, ont fleuri autour de son âme. C'est pour cela que, par une délicate attention, l'artiste l'a fait couronner de roses par la Jeunesse, envoyée par la Gloire, pour le fleurir à jamais. Il écrivait :

Les fleurs brillent d'un feu secret en se fermant,
Et l'âme repliant sa corolle, comme elles,
Bercée entre la terre et le ciel longuement,
Goûte à cacher ses pleurs un pur apaisement
Et ne se distrait plus des choses éternelles.

On lisait ces lignes, le jour de l'inauguration, dans le *Petit Journal* :

« La maison familiale de Charles Guérin est un ancien couvent de capucins. Sa mère a bien voulu nous conduire aux pièces qu'il occupait, dans le bâtiment de gauche, au premier étage. Rien n'y a été changé depuis le jour de sa mort.

« On entre dans la bibliothèque. Des centaines de volumes y sont rangés, dans l'ordre qu'avait fixé le poète. Voici le cabinet de travail, dont la simplicité annonce l'amour du labeur. Charles Guérin s'y enfermait de huit heures du matin à midi, puis de

deux heures à quatre heures du soir; enfin, après une promenade et le dîner, il s'y cloîtrait de nouveau, jusqu'à une heure avancée de la nuit, relisant ses vers, les polissant, les purifiant, jamais satisfait, s'appliquant patiemment à toucher à la perfection. Avec un soin méticuleux, il rangeait ses papiers, tout son petit arsenal d'écrivain, avant d'aller s'endormir. Sa dernière plume est posée sur le bureau, bien droite, telle qu'il la plaça lui même, avec autant d'attention que de coutume, quand, terrassé par la maladie, il se résigna à regagner son lit, d'où il ne devait plus se relever.

« La chambre est sans luxe.

« — Il m'avait demandé un meuble et je lui avais donné celui-ci, me dit M^{me} Guérin. J'y ai découvert tous ses souvenirs de piété, bien en ordre. Mon fils était croyant. Il savait que je retrouverais tout cela, depuis les images de première communion... Je me rappelle quand il était petit.

« Le lit « à bateau » est vieux d'un siècle. Combien d'heures sans sommeil y passa Charles Guérin! Vers la fin, le poète avait de brusques réveils, comme après les cauchemars, quand

On sent autour de soi la présence des morts.

Un jour, le corps brisé, il se coucha. On crut, on espéra qu'il allait reposer. Lorsque sa mère revint, il avait exhalé son dernier souffle. Une congestion cérébrale l'avait emporté... L'oreiller est maintenant recouvert d'un carré de soie orné de roses blanches, peintes à la gouache. C'est le travail d'un peintre céramiste de l'usine dont la famille du poète est propriétaire; au centre, des doigts de femme ont brodé ce vers de Charles Guérin :

Qu'on dise simplement : le Seigneur l'appela!

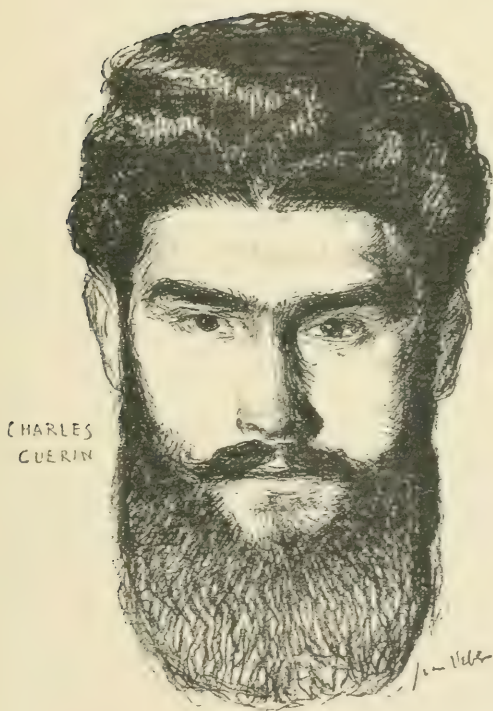
« J'ai parcouru le grand jardin où aimait à flâner l'auteur du *Cœur Solitaire*. J'ai suivi le sentier bordé de lierre qui mène à un mur sombre au pied duquel se dresse une antique statue en pierre, une Vierge avec l'enfant Jésus, vestige de l'ancien

couvent. Et, dans ce chemin étroit qu'affectionnait le rêveur
disparu, des vers revenaient à ma mémoire :

Car je songe, ce soir, hélas ! d'un cœur amer,
Au sort, humble entre tous et dur, des vieux poètes
Qui, la nuit, vont asseoir sur le bord de la mer
Leur tristesse de dieux déchus des plus hauts faites.

SON PORTRAIT

(Charge)



Le cliché, signé Jean Weber, que nous reproduisons ici, est dû à l'obligeance de M. Ch. Sadoul, directeur du *Pays Lorrain*, où il a paru en même temps que l'étude de M. Emile Krantz.

La pendue est une eau sans cesse jaillissante.
 Elle surgit d'un jet puissant du sein des rochers,
 Retombe, s'éparpille en perles, jais, chantre,
 Forme une aile nergense ou de neigeux rameaux,
 Se rompt, sursaute, imite un saut au clair de lune,
 S'écroute, décroît, recule. Elle est sœur d'Arcté
 Et ceint l'écharpe aux tons changeants de la fortune
 Où l'on voit par instant se jouer tout le ciel.
 Et si, pour reposer leurs yeux du jour, des femmes,
 Le soir, s'étendent devant le jet mobile et vain
 Qui pleut avec la nuit dans l'azur du bassin,
 L'eau pure les caresse et rafraîchit leurs âmes
 Et fait battre leurs cils et palpiter leur sein,
 Tandis que la pendue, en variant ses vagues,
 Sans un nouvel effort jongle avec les étoiles.

Charles Delagrave

Ce cliché, dû à l'obligeance de la Maison Delagrave, est extrait de l'*Anthologie des Poètes contemporains*, publié par G. Walch, à la Librairie Charles Delagrave, 13, rue Soufflot, Paris.

(Tome III, p. 136.)



L'ŒUVRE DU POÈTE

BIBLIOGRAPHIE

Fleurs de Neige, poésies, sous le pseudonyme d'HEIR-CLAS-RÜGEN (Crépin-Leblond, Nancy, 1893);

L'Art Parjure, poésies (Munich, 1894; 2 éditions, chez M. Kutzner), brochure in-4°;

Joies Grises, poésies (Ollendorff, Paris, 1894), 1 volume in-16, 188 pages;

Georges Rodenbach, essai de critique (Crépin-Leblond, Nancy, 1894), in-4°, 36 pages, 100 exemplaires, a paru dans la *Lorraine Artiste* et la *Marche de France*;

Le Sang des Crépuscules, poésies (*Mercure de France*, Paris, 1895), 350 exemplaires, avec prélude musical de Percy PITT et préface par MALLARMÉ, pour les 30 exemplaires tirés sur papier de luxe;

Sonnets et un Poème (id., 1897), 127 exemplaires;

Le Cœur Solitaire (id., 1898);

L'Eros funèbre, poèmes (petite collection de l'*Ermitage*, Paris, 1900), 113 exemplaires, 27 pages;

Le Semeur de Cendres, poèmes (*Mercure de France*, Paris, 1901), 234 pages;

Contes des Nuits sans Pavots, prose, parus dans l'*Ermitage* et la *Revue Lorraine*;

L'Homme Intérieur (*Mercure de France*, 1905);

Depuis, le Cœur Solitaire et *le Semeur de Cendres* en sont à leur 4^e édition;

Œuvres annoncées et non parues : *Le Péché contre l'Esprit*, prose (1895).

SES COLLABORATIONS

Charles Guérin a collaboré, entre autres : au *Mercure de France*; au *Sonnet Mensuel*, qui a paru de juin 1897 à mai 1898, 500 exemplaires, un seul vers à la page (Nancy), dont il était l'unique rédacteur; à la *Revue Blanche*; à l'*Ermitage*; à la *Revue de Paris*; à l'*Image*; au *Réveil de Gand*; à la *Revue des Deux-Mondes*; à *Antée*; à la *Lorraine Artiste*; à la *Grande Lorraine*, etc., etc.

ICONOGRAPHIE

Jean WÉBER, lithographie, dans l'*Ermitage*, de juin 1898, reprise par le *Pays Lorrain* et par nous en ce supplément.

Cliché Geisler, Les Châtelles, d'après une photographie Manrique de Strasbourg (*Le Pays Lorrain*, 1907).

CRITIQUES ET COMMENTAIRES

On peut consulter sur les œuvres de Charles Guérin :

E. KRANTZ : *Un Décadent Lorrain à Nancy* (Paris, Berger-Levrault, 1894).

E. KRANTZ : Charles Guérin, *L'Homme et l'Œuvre, Souvenirs* (*Le Pays lorrain*, Nancy, mai 1907).

H. CHANTAVOINE : *Poètes et Poésies* (*Journal des Débats*, 21 novembre 1895).

Gaston DESCHAMPS : *Le Coin des Poètes* (*le Temps*, 7 août 1898).

L. DUCHOSAL : *Étude* (*Journal de Genève*, 10 décembre 1896).

R. DE GOURMONT : *Poètes nouveaux, Charles Guérin* (*la Renaissance*, 22 octobre 1899).

S... : *Un Jeune Poète* (*Débats*, 11 juillet 1898).

André THEURIET : *Voyage au Pays des Poètes* (*Journal*, 15 juillet 1898).

Anthologie des Poètes Français Contemporains, T. III (Charles Delagrave, Paris, 1906).

Poètes d'Aujourd'hui (*Mercure de France*).

Etc., etc.

LA CRITIQUE APRÈS LA MORT

L'Âme Latine (J. DE BROUSSE, Toulouse, 1907, n° IV) : Charles Guérin.

Le Correspondant (HENRY, Bordeaux, 10 mai 1907),
Études Littéraires, Charles Guérin.

Durendal, revue catholique et de littérature (Franz
ANSEL, Bruxelles, juillet 1907) : *Charles Guérin*, avec un
superbe portrait.

VIERLING (Berlin, 1907) : *Deux Poètes Lorrains*, André
Theuriet et Charles Guérin.

Dilecta, n° 11 (Henry PEYRE DE BÉTOUZEN, Paris,
A. Hatier, éditeur, 1907) : *La Vie Littéraire*, Charles
Guérin.

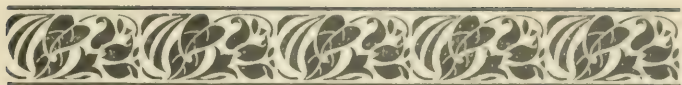
Mercure de France (Francis JAMMES, 1^{er} avril 1907) :
Charles Guérin.

Le Thyrsé, (Maurice GAUCHE, Bruxelles, 1907) :
Charles Guérin.

Mercure de France (Fernand BALDENNE, 15 mai 1907) :
Souvenirs sur Charles Guérin.

La Revue Hebdomadaire (VALLERY-RADOT, 1^{er} juin 1907) :
Le Poète Charles Guérin.

Le Siècle (Jean MÉLIA : *Charles Guérin*), 12 octobre 1909.
Etc., etc...



L'INAUGURATION

Ç'a été une cérémonie inoubliable que celle du dimanche 24 octobre, inoubliable pour la famille, qui a assisté à la glorification d'un de ses fils, inoubliable pour tous nos concitoyens, qui sont fiers d'avoir vu un des leurs illustrer par ses œuvres la France des lettres.

LE SERVICE DU MATIN

Au poète qui écrivit ces vers :

Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds
Du Crucifix qui m'a vu naître,

au poète qui mourut si religieusement, une pieuse pensée voulut que la journée commençât par un service à l'église où il avait été baptisé et par où son cercueil avait passé.

Aussi, malgré le deuil, la tristesse qui accablaient

encore tant de cœurs, il y avait comme un air de fête en l'église Saint-Jacques, où une messe solennelle fut dite à sa mémoire et pour le repos de son âme.

Le maître-autel était décoré uniquement de fleurs blanches, de ces fleurs vaporeuses, comme les aimait le poète, et qui tranchaient sur un fond de palmiers et d'autres plantes vertes. La rampe de communion était enguirlandée de verdure avec un semis de roses immaculées.

Mgr Turinaz, évêque de Nancy, avait daigné rehausser de sa présence cette messe solennelle, qui fut dite par M. l'abbé Fruminet, curé-doyen de Saint-Jacques.

A onze heures, après que les cloches carillonnant eussent appelé de si nombreux fidèles que les nefs de la basilique en étaient presque trop petites, le grand orgue joua l'*Entrée*, de Gogniat, puis l'excellente Chorale de Saint-Jacques exécuta, avec sa maîtrise habituelle, le *Gloria*, de Palestrina.

A l'*Offertoire* se fit entendre un délicieux quatuor à cordes et à voix par MM. Hekking, professeur de violon à Nancy ; Pollain, professeur au Conservatoire de Nancy ; M^{lle} Serrière, de Nancy, et M. l'abbé Baumgarten, ami et ancien condisciple de Charles Guérin.

A l'Élévation, la Chorale de Saint-Jacques chanta avec perfection le chœur de Vittoria : *O quam gloriosum !*

A la Communion, *Élégie* de Gabriel Fauré, violoncelle et orgue par M. Pollain et M^{me} Boisselle.

Pour la sortie, les élèves de l'Institution Saint-Pierre-Fourier nuancèrent avec art le cantique : *Salve Mater misericordiæ* ; puis la foule s'écoula lentement, saluant respectueusement toute la famille et les nombreux amis qui occupaient tout le haut de la nef principale.

AUX BOSQUETS

Des mâts avec des faisceaux de drapeaux tricolores jalonnaient la grande avenue jusqu'au bassin, en face duquel et un peu en retrait, sous les arbres, est érigé le monument Charles Guérin. Nous l'avons décrit, alors, dans le supplément illustré du *Journal de Lunéville*. Qu'il nous suffise de rappeler que la composition générale et la partie décorative est de Lachenal ainsi que le médaillon en relief. C'est le statuaire Daillion qui a ciselé les deux grandes figures de l'œuvre dont l'une, profondément douloureuse, rappelle le deuil des Muses ; l'autre, plus jeune, celle qui apporte les roses, est belle comme l'espérance et la gloire.

Tout le socle, en granit rouge des Vosges, disparaît sous un parterre de fleurs multiples ; devant elles, sur le lit de sable jaune, d'autres gerbes et une palme verte nouée avec un crêpe noir. Au fur et à mesure de l'arrivée des amis du poète, d'énormes bouquets s'amoncellent.

Le marbre est toujours voilé d'une lourde et blanche toile machinée de telle sorte qu'au premier signal elle tombera comme la robe de Faust pour faire apparaître l'œuvre dans toute la virginale beauté.

Presque au pied, une estrade pour les orateurs ; à gauche et à droite deux tribunes enjolivées de sapins et de drapeaux ; la première réservée pour la famille, l'autre pour les amis, les invités, les notoriétés de l'art et de la littérature. En face, un parterre d'un millier de chaises dont des commissaires au brassard rouge font les honneurs. M. Stempf, commissaire de police, des agents et les appariteurs de la mairie, en grande tenue, assurent le service d'ordre. Derrière le monument est massée la Musique municipale ; à droite, dans l'espace laissé libre, faisant pendant à l'exèdre, l'Orphéon.

LES ASSISTANTS

Il n'est pas deux heures que déjà les tribunes et les chaises se garnissent. Citons dans la tribune d'honneur : M. et M^{me} Edmond Guérin, le père et la mère de celui qui est entré hier dans son immortalité ; M. et M^{me} de Pardieu, M. et M^{me} de Breuille, ses beaux-frères et sœurs ; M^{lle} Geneviève Guérin, sa sœur ; M. Augustin Guérin et M. Hubert Guérin, ses deux frères ; baronne de Ravinel, baron de Ravinel, baron et baronne André de Ravinel, M^{me} et M^{lle} de Bouvier, commandant André Génin, M. et M^{me} Louis Geisler ; MM. Jean et Michel Geisler, M. et M^{me} Louis de Longeaux, commandant et M^{me} Aymar de Gonneville, MM. Jacques et Gérard de Gonneville, M^{me} Edmond Keller, baronne de Metz, M. Georges Barbey, M^{me} Adrien Barbey, M^{lle} Jeanne Barbey, M. Maurice Barbey, baronne Maurice de Ravinel, baron Pierre de Ravinel, M^{lle} de Ravinel, M. Georges Keller, 1^{er} adjoint, M. Maurice Keller, M^{me} Xavier de Vercly, comte de Martimprey de Romécourt, vicomtesse de Martimprey de Romécourt, baronne Jean de Klopstein, M^{me} de Faultrier, baronne Albert de Ravinel, M. de Metz-Noblat, M. et M^{me} Henri Châtillon, comtesse de Bucy, M. Robert de Bucy, Capitaine de Préval, docteur Simonin, M. Maurice de Vienne, vicomtesse Charles de Bizemont, M. Pierre de Gonneville, M. et M^{me} Adrien Michaut, M. et M^{me} Paul Michaut, commandant et M^{me} L'Hotte, M. Robert L'Hotte, M^{me} Grillot, M. Armbruster, général de Lardemelle, M. d'Hausen, M. Jean d'Hausen, M. Timoléon d'Espinay Saint-Luc, M. François de Landrian, capitaine de Conigliano, baronne de l'Espée, commandant et M^{me} des Michels, baronne Noëmi de Ravinel.

On remarquait encore dans la tribune d'honneur M. le Docteur Paulin, 2^e adjoint, M. Daillion, statuaire, et, M. M^{me} et M^m Castara, etc.

Dans la tribune en face sont groupés ; MM. Blondel, conseiller général des Vosges et doyen de la Faculté de Droit de Nancy ; Henri Michaut, conseiller général de Baccarat et adjoint au maire de Nancy ; René Perrou, avocat à Épinal, et l'auteur de *Goëry Coquart* et de *Marius Pilgrin* ; René d'Avril, président du Couarail ; Pierre Weiss, Georges Garnier, Léon Tonnelier, littérateurs et poètes ; de Roche du Teilloy, ancien professeur au lycée de Nancy, membre de l'Académie de Stanislas ; Campaux, censeur audit lycée ; Bertrand, conseiller d'arrondissement ; M^m Elsa Kœberlé, poétesse, et le docteur Doellinger, de Strasbourg ; Édouard Schuré, chevalier de la Légion d'honneur et l'auteur de *l'Ame des Temps Nouveaux* ; Géricot, de Paris ; l'abbé Fruminet, archiprêtre de Saint-Jacques ; Lecerf, pasteur protestant ; Aron, rabbin ; Boy, principal du Collège municipal ; Goutière-Vernolle, avocat à Nancy ; le commandant d'Ollone, des chasseurs à pied de Saint-Dié, de retour de son expédition au Thibet ; Renaudin, artiste-peintre à Nancy ; Bussièrès, sculpteur à Nancy, Collet, de Serres, et son fils ; le docteur Henri Aimé ; Ricklin, président de la Musique municipale ; Remy Martin et Gérold, du *Journal d'Alsace-Lorraine*, à Strasbourg ; Vierre, professeur de diction à Strasbourg ; Antoine de Metz-Noblat ; Ferdinand des Roberts ; le chanoine Eugène Martin, de l'Académie de Stanislas ; Comte Georges de Poncheville ; le colonel Claret, du 9^e dragons, de nombreux officiers de la garnison ; les professeurs de l'Institution Saint-Pierre-Fourier et du Collège municipal ; Hekking, le bon violoncelliste ; H. Bucher, chevalier de la Légion d'honneur, directeur de la *Revue Alsacienne*, à Strasbourg ; docteur Simon, professeur à la Faculté de Médecine ; Weissemburger, architecte ; Danys, directeur de l'École supérieure de Commerce de Nancy ;

Antonin Daum ; Lafrogne, de Blâmont, etc., tous les conseillers municipaux de la ville de Lunéville, les membres du comité, etc.

(On trouvera plus loin la liste des excusés).

Cent autres noms de personnalités, hommes, dames et jeunes filles, se pressent sous notre plume, mais notre étude a un cadre étroit et force nous est de demander pardon à tous de ne les pouvoir nommer. De jolies toilettes groupées sur les chaises formaient une autre plate-bande de fleurs animées, souriantes et enthousiastes. Aux alentours des barrages, plus de deux mille personnes, tant de la ville que des ouvriers de la faïencerie, avaient envahi les pelouses et faisaient comme un double cercle autour de l'enceinte.

L'INAUGURATION

A deux heures et demie précises, la *Marseillaise* éclate. Elle est fort bien enlevée par la Musique municipale. Tout le monde l'écoute debout et tête nue, ce pendant qu'une tourmente exerce déjà ses ravages dans les frondaisons et fait claquer au vent les drapeaux. On se demande : Va-t-on, dans certains rangs du public, entendre les discours ? Les voix des orateurs parviendront-elles aux oreilles de tous ? Sinon, que la faute en retombe sur la rafale, la grande coupable, qui a, toutefois, bien voulu surseoir aux ondées menaçantes durant toute la cérémonie.

LES DISCOURS

A. M. le docteur Paul Briquel, trésorier du Comité, qui a été la cheville ouvrière locale de cette fête, incom-bait le soin, la tâche douce et lourde en même temps — n'était-il pas un des meilleurs amis de ce joaillier de vers artistiques qu'était Charles Guérin ? — de prononcer son éloge et remettre le monument à la ville de Lunéville.

M. le Docteur BRIQUEL

Le discours, que nous sommes heureux de reproduire dans son intégralité, a été dit d'une voix chaude et bien timbrée, où perçait néanmoins l'émotion ; il a produit une impression vive sur l'assistance de lettrés qui ont acclamé l'orateur, lequel, on le sait, est doublé d'un poète.

MONSIEUR LE MAIRE,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Le 19 mars 1907, la plupart d'entre nous accompagnaient jusqu'à sa sépulture le poète dont aujourd'hui nous commémorons la mémoire.

Charles Guérin mourait jeune, terrassé brusquement en pleine activité, brisé dans l'épanouissement de son génie. Mais il était de cette élite qui ne meurt pas après la mort, et dont l'œuvre demeure, parce qu'elle est l'expression sincère, le chant limpide et rythmique d'une belle âme immortelle.

Au cours de l'été 1907, un groupe de ses fidèles amis et admirateurs se réunit à Paris, désireux que dans la cité natale du poète, à Lunéville, un monument s'élevât bientôt, pour témoigner à ceux qui viendront après nous qu'un grand poète français avait vécu, était mort dans notre ville. Le très regretté poète des *Intimités*

et du *Reliquaire*, François Coppée, accepta la présidence d'honneur du Comité, présidé par M. Maurice Barrès, de l'Académie Française. Le Comité fit en outre appel à quelques personnalités lorraines et à quelques amis du poète ; c'est à ce seul titre que j'ai l'honneur, en ce moment, de me trouver à cette place.

Ayant décidé, en principe, que le monument projeté serait élevé, non pas sur une place publique de la ville, mais dans le large décor silencieux et méditatif d'une promenade, le Comité arrêta son choix sur le Bosquet. Et je suis heureux de pouvoir dire publiquement l'accueil aimable que nous avons trouvé au Ministère de la Guerre, à la Direction du Génie militaire dont dépend le Bosquet, et de rappeler le vote unanime par lequel le Conseil municipal voulut bien nous accorder l'emplacement demandé.

L'exécution du monument fut confiée au sculpteur Horace Daillion, qui trouva un précieux collaborateur en la personne de M. Lachenal, ami de Charles Guérin. Je rappellerai simplement que M. Daillion, entre autres œuvres, a signé l'*Éveil de l'Homme*, marbre que l'on peut admirer au Petit Palais ; la *Fauvette*, érigée au Luxembourg, et la *Statue de Pasteur* qui se dresse à Arbois. M. Lachenal, de son côté, est connu par ses exquises statuettes et ses nombreuses œuvres de céramique.

Avant tout, je dois, au nom du Comité, remercier la Presse, tant les grandes revues que les journaux quotidiens et autres, qui, par leur extrême obligeance et la publication de nombreuses études et monographies consacrées à Charles Guérin, ont vraiment été, depuis deux ans, nos très précieux collaborateurs. Je remercie aussi tous les souscripteurs qui sont venus à nous si nombreux et spontanément, alors que nous n'avons voulu, à aucun moment, donner à notre œuvre une publicité trop grande. En cet instant même, je vois avec émotion le grand nombre de nos concitoyens et d'amis éloignés qui se pressent dans cette enceinte pour affirmer leur sympathie pour le poète qui n'est plus et pour sa famille dont nous partageons, à l'heure présente, les sentiments de douloureuse tristesse. Merci enfin aux sociétés locales qui ont bien voulu nous prêter leur concours pour cette cérémonie, et à tous ceux dont la complaisance et le dévouement ont su donner à cette fête le décor simple et grave qu'elle demandait.

Il y trois mois déjà, aussitôt après la fermeture de la

Phot. Barco, Nancy



Docteur Paul Briquel

Nationale, où il figurait avec honneur, ce monument a été transporté de Paris à Lunéville et érigé à cette place sous la direction compétente de M. Henri Masson. Malgré notre désir de découvrir ce marbre plus tôt, nous avons attendu les jours d'automne, la saison tant aimée des poètes, la saison où le profond ciel de Lorraine refléurit et s'éclaire parfois en merveilleuses nuances !

La cérémonie d'aujourd'hui avait été primitivement fixée au 17 octobre ; mais à cette date avait lieu l'inauguration du monument de Wissembourg ; et, dans notre ville frontière, de nombreuses personnes tenaient à faire ce pèlerinage patriotique. M. Edmond Guérin lui-même, qui fit, comme officier d'artillerie, la campagne de 1870, fut prisonnier de guerre et connut les angoisses de la captivité, n'a pu, nous en sommes certains, qu'approuver notre décision de ne pas faire coïncider la présente commémoration du poète lorrain avec la cérémonie qui se célébrait sur la terre d'Alsace.

O mon ami, mon cher ami, qui rêvez et méditez sous ce voile, laissez-moi vous parler encore ! Je songe à ces années toutes proches où je vous retrouvais, au déclin des jours d'automne, aux Bosquets, à cette place même, contemplant le spectacle de la vie, regardant glisser des cygnes, jouer des enfants, rêver des couples attendris, passer à pas lents des vieillards ! Je pense à ce grand jardin familial où vous viviez intimement avec les harmonies de la nature ! Je vous revois dans votre chambre de penseur où vous ciseliez, en un labeur ardent et probe, ces poèmes de vie intense et de large pensée qui sont et demeurent vous-même pour ceux qui vous ont connu, aimé, compris ! Je savais votre mépris pour la gloire éphémère, pour les triomphes d'un jour ! Vous étiez ainsi l'homme droit, simple et modeste, qui continuiez, dans le domaine des lettres, la forte et généreuse tradition de votre famille ! Souvent vous me lisiez des vers, et votre voix chaude et vibrante donnait un sens profond, une âme à chaque mot ! Je sentais combien ces poèmes, qui se retrouvent aux pages du *Cœur Solitaire* et du *Semeur de Cendres*, étaient des chants passionnés de vie, des hymnes ardents de jeunesse et d'amour, les cris sincères d'un cœur se révélant dans ses espoirs, ses tristesses, sa foi et ses désirs les plus chers !

Souvent vous me parliez de la mort ; n'écriviez-vous pas, en songeant à l'heure dernière :

Qu'on dise simplement : le Seigneur l'appela ?

Ne rêviez-vous pas de dormir, « poète obscur »,

Loin des tombeaux de marbre élevés à la gloire ?

Et je vous entends encore et surtout me lire ces vers, qui définissent toute votre œuvre (pardonnez-moi si ma voix inhabile n'en donne qu'un faible écho, sans en traduire la pensée pure et l'angoisse) :

Ma plume, cette nuit de doute et de ténèbres,
Pèse à mes doigts tremblants comme un sceptre abdiqué ;
Manquerais-je au destin que vous m'avez marqué
Ou mon nom vivra-t-il entre les noms célèbres,

Seigneur ? Interrogez mon œuvre : elle répond
Que mon travail fut grand et mon âme sincère,
Et telle que l'épi d'or fin jeté sur l'aire,
Qui, frappé des fléaux, éclate, en grains, fécond.

Mais les hommes ? Beaucoup m'ont ignoré ; les autres,
Indifférents aux cris profonds jaillis du cœur,
Opposent à ma voix ce silence moqueur
Par où le siècle ingrat accueille ses apôtres.

Pourtant, s'il est parmi les fils du sang, s'il est
Un être, pitoyable à ses frères, qu'enivre
Cet âpre instinct d'aimer, de penser et de vivre,
Que le sein maternel nous verse avec le lait ;

Si, modelant la strophe émue et cadencée
Sur sa gorge amoureuse où grondent des sanglots,
Un poète a soufflé son âme dans les mots,
C'est l'homme dont ce livre affirme la pensée !

MESDAMES,

MESSIEURS,

Pardonnez-moi si je me suis attardé à ces souvenirs d'une amitié que la mort n'a pas su détruire ; le moment n'est pas d'évoquer les heures du passé ; mon rôle, plus modeste, est de rem-

placer M. Émile Krantz, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, qui n'a pu, à son très grand regret, venir faire entendre ici sa voix autorisée. Je dois vous rappeler encore que M. Henry Bordeaux, le critique et le romancier si goûté des lettrés, prononcera tout à l'heure le discours d'usage, et que vous pourrez applaudir M^{me} Lara, artiste de grand talent, sociétaire de la Comédie Française, qui dira quelques poèmes de Charles Guérin.

MONSIEUR LE MAIRE,

Au nom de M. Maurice Barrès, membre de l'Académie Française et député de la Seine, président du Comité, empêché par un deuil récent de présider cette cérémonie ; au nom du Comité, j'ai l'honneur de vous remettre ce monument, à vous qui représentez la population de Lunéville. Nous serons heureux si le double but que nous nous proposons a été atteint : de glorifier le poète et d'offrir à la Ville de Lunéville un monument digne de la brillante cité ducale qu'elle était jadis !

Les applaudissements redoublent, ainsi que les acclamations, car, à ce moment, le voile tombe, et le monument apparaît dans sa blancheur immaculée. En bien des yeux des larmes douces coulent, car ils revoient l'enfant chéri, abattu prématurément, en plein génie, en plein travail de beauté ! Mais, sous le sel de ces pleurs, on sent qu'il y a aussi de la fierté, de la joie de le voir revivre.

Pendant que chacun contemple les traits de Charles Guérin, fixés à jamais dans la pérennité du marbre par l'artiste Lachenal, qui a rendu la ressemblance parfaite de son œuvre, l'Orphéon exécute la cantate *l'Hymne à la Nuit* fort appréciée de tous.

M. CASTARA

Voici venir M. Castara ; il porte sous le frac noir l'écharpe tricolore de premier magistrat de Lunéville. A l'aisance avec laquelle il prend la parole et sait articuler

on devine l'orateur. En plus de ses qualités, il se révèle aujourd'hui un fin lettré.

On relira avec plaisir sa si belle allocution :

MESDAMES,

MESSIEURS,

C'est un périlleux honneur, certes, de prendre la parole en cette cérémonie !

Non seulement parce que je ne suis qu'un profane parlant devant des érudits, des maîtres de la littérature française, mais aussi parce que, si nous glorifions aujourd'hui la mémoire du jeune et brillant poète qui fut nôtre, si le son des funèbres cloches a fait place à des hymnes qui semblent chanter son immortalité, il n'en est pas moins vrai que, dans bien des cœurs, subsiste encore une douleur, causée par la séparation prématurée, et dont le temps n'a pu, jusqu'ici, adoucir l'amertume.

Mais il n'était pas permis au Maire de cette cité de ne pas remercier, au nom de ses concitoyens, le Comité du Monument de Charles Guérin, de sa touchante pensée de le faire revivre au milieu de nous, et d'avoir fait hommage à sa ville natale du marbre qui perpétuera son souvenir.

C'est cette reconnaissance, Messieurs, que je devais vous témoigner publiquement ! C'est ce merci cordial que je devais vous adresser et que je vous adresse, ainsi qu'à tous ceux qui vous ont aidé dans votre généreuse tâche !

S'il m'était permis d'ajouter encore un mot de gratitude, ce serait pour vous dire combien est délicate aussi cette pensée que vous avez eue de donner à cette imposante manifestation le cadre qui lui convenait !

Au poète mélancolique, qui a tant et si bien chanté la désespérance, la fin du jour et de la vie, les roses qui se fanent et les feuilles qui tombent, il fallait la saison où

L'automne enlumineur, silencieux et lent
A déjà sur les murs rougi la vigne vierge,

et où

Chaque feuille qui tombe
Nous découvre un peu plus de ciel !

Phot. Barco, Nancy



Henri Castara
Maire de Lunéville, Conseiller Général

Et c'est cette saison, où la sève s'épuise, que vous avez choisie !

C'est dans ces Bosquets, où se donnait rendez-vous, il y aura bientôt deux siècles, tout ce que la Lorraine possédait de poètes et de philosophes, de littérateurs et d'artistes ! c'est sous ces mêmes arbres où nous avons vu bien souvent Charles Guérin se promener pensif et solitaire, marchant à pas lents, le front incliné sous le poids de ses éternelles rêveries ! c'est ici que vous avez voulu voir s'ériger le monument élevé à la gloire du poète lorrain, comme pour permettre à son ombre d'y venir rêver encore !

Et c'est avec empressement que la Ville de Lunéville, suivant l'expression de mon vieux camarade d'enfance, notre éminent compatriote, Maurice Barrès, « a saisi l'occasion d'augmenter « encore sa parure d'art, en plaçant au milieu des plus beaux « vestiges de son passé la jeune Gloire de l'un de ses fils ! »

L'un de ses fils, en effet, et des meilleurs, et des plus illustres !

Il ne m'appartient pas d'analyser l'œuvre de Charles Guérin. Je ne pourrais que redire beaucoup moins éloquemment, et avec infiniment moins d'autorité, tout ce qui a été dit et écrit à son sujet par tant de poètes et d'écrivains de grand talent, au nombre desquels figure en bonne place M. Henry Bordeaux.

Je m'en voudrais de retarder le plaisir que vous aurez à l'entendre.

Mais laissez-moi revendiquer Charles Guérin et le revendiquer tout entier, comme un des nôtres, comme un Lorrain !

C'est au milieu de nous qu'il est né, qu'il a grandi, qu'il a étudié, qu'il a esquissé, presque furtivement, ses premiers essais poétiques de collégien.

C'est en Lorraine, à quelques pas de notre frontière, qu'il accomplissait son service militaire et c'est à la Faculté de Nancy qu'il conquist sa licence.

Déjà, il avait fait paraître *Fleurs de Neige*, *l'Art Parjure* et les *Joies Grises*.

Déjà, le chemin de la gloire était large ouvert devant lui.

Le Semeur de Cendres venait de lui permettre de franchir le seuil jaloué de la *Revue des Deux-Mondes*, et ses nombreux amis et admirateurs le pressaient d'aller se fixer à Paris, de se déraciner. Mais Charles Guérin se refusa toujours à « troquer contre le fiévreux et

factice décor de la capitale les sites héréditaires et pacifiants de sa chère Lorraine ! »

Il voyagea ! Il se rendit à Bruges, sa ville de prédilection. Il séjourna à Paris, à Rome, après Munich. Mais ce fut pour rapporter toujours à la terre maternelle de plus amples moissons de souvenirs, d'inspirations enthousiastes, de sensations profondes, mais aussi de douleurs vécues.

Et, rentré au milieu des siens, il trouve que

L'heure présente est douce sous ce toit.

Il a besoin de retremper son cœur solitaire dans la vie de famille, de retrouver son « atelier de poète », de revoir son jardin :

O jardin ! quand la mort, aux cours sombres, fidèle,
M'aura, liant ses bras aux miens, pris auprès d'elle,
Mon jardin, vous rirez et fleurirez encor !

Et si, dans un jour de plus cruelle souffrance intérieure, il a pu former en souhait et dire :

Je veux mourir un soir de pluie
Dans une auberge solitaire
Sans avoir à mon agonie
Ceux qui m'ont aimé sur la terre,
...Et qu'on ne laisse auprès de moi
Que mon fidèle vieux chagrin,
Un rameau de sapin des bois
Et des branches de romarin,

ce ne pouvait être que sous l'empire de l'exacerbation de cette même douleur, ou, alors, enviait-il le sort des oiseaux qui se cachent pour mourir ?

Mais il eut une autre vision. Et les dernières paroles du poète qu'il écrivit, le 28 novembre 1906, sont plus conformes à sa tendresse mélancolique, à son âme virile, à ses intimes aspirations.

C'est donc à juste titre que M. E. Krantz, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy, qui, avant François Coppée, avait salué l'aurore de l'Œuvre de Charles Guérin, écrivait au lendemain de l'éternelle séparation : « Il appartenait vraiment tout entier à la « tradition et à l'hérédité de famille, au foyer paternel, à sa terre

J. A. Henri Mame, Paris



M^{me} Lara, Sociétaire de la Comédie-Française

« natale, à son clocher, à sa Lorraine adorée ! Il fut un délicieux
« peintre d'intérieurs et de paysages lorrains ! — Par là : il est à
« nous, et bien à nous ! »

Saluons donc avec vous, Messieurs, ce poète lorrain —
lauréat de l'Académie Française, où sa place était marquée !

Son œuvre a doté d'un nouveau fleuron la couronne de notre
petite patrie ! Son génie apporte un nouvel éclat au glorieux
patrimoine de la poésie française !

Le jour de la Passion a vu mourir Charles Guérin : nous
fêtons aujourd'hui sa résurrection !

M^{me} LARA

Les applaudissements qui ont accueilli cette vibrante
péroration une fois calmés, M^{me} Lara, la brillante socié-
taire de la Comédie Française, conduite par M. H.
Lachenal, s'avance ravissante, moulée dans une merveilleuse
robe bleu électrique, recouverte d'une gaine de mousseline
de soie noire avec incrustations de jais et de paillettes.
L'artiste est comme auréolée de sa chevelure d'or fauve où
de fugitifs rayons de soleil font éclater des torsades plus
claires.

Après avoir salué la famille, le marbre, l'éminente
artiste lit d'une voix chaude, pressante et avec toute l'émo-
tion d'un cœur intimement remué par leur profondeur
de sentiments et la beauté des images, quelques extraits
des dernières œuvres du regretté poète, entre autres *Le*
Potier, ce pur chef-d'œuvre d'un incomparable miniaturiste :

Si tu vois un vase aux belles formes naître
Suis-moi dans l'atelier jusqu'à cette fenêtre !

L'Homme Intérieur, XVIII.

Puis ces vers du *Semeur de Cendres* qui montrent, avec

une précision colorée, qu'il était le Lorrain, resté toujours
« enraciné » au sol natal :

Ton cœur est fatigué des voyages ? Tu cherches
Pour asile un toit bas et de chaume couvert...

On fait à l'artiste et aux vers une double ovation.

M. BORDEAUX

Enfin, M. Henry Bordeaux, le délicat écrivain et critique, qui, depuis la veille, était l'hôte de M. et de M^{me} Guérin, vient faire l'éloge du poète au nom du monde des lettres.

Il n'est personne qui n'ait entendu, au Bosquet, ou ne lira avec plaisir cette étude philosophique et écrite en une aussi belle langue sur Charles Guérin. Que d'idées heureuses ! Que d'observations de la plus rare finesse qui font sentir même aux profanes toutes les beautés intenses de l'œuvre de notre poète ! Et, bien que M. Henry Bordeaux fût impressionné par cette manifestation — c'est, paraît-il, la première fois qu'il parle en plein air — le charme avec lequel il prononça ce discours ajouta encore à son succès :

MESDAMES,

MESSIEURS,

Maurice Barrès, au nom du Comité Charles Guérin, que je remercie de ce témoignage d'estime, m'a laissé le grand, l'exigeant honneur de parler devant ce monument découvert ! Avec quel pathétique il eût célébré le génie de Charles Guérin et rappelé après lui tous ces jeunes gens de Lorraine tombés avant leur œuvre accomplie : Stanislas de Guaita, Alexandre de Metz-Noblat, Henri de la Renommière, Charles Demange, frappés par le destin presque aussitôt qu'il les avait désignés ! Il eût trouvé, lui, sur sa terre natale, ces paroles de vie qui jaillissent de la jeunesse et de

Atlas P. 100 100 100
100



Henri Bordeaux

la gloire même confrontées avec le tombeau, pour saluer avec fierté ce nouvel épanouissement de l'art en Lorraine !

J'ai connu, j'ai admiré, j'ai aimé Charles Guérin ! Mais je dois ici me contraindre, pour ne pas vous apporter mon émotion personnelle : une statue, c'est un symbole de confiance dans le temps ! Il faut en quelque sorte de la sérénité pour glorifier une mémoire sacrée !

Les poètes sont chargés d'exprimer pour nous ce désir..., « qui fait tout à la fois le tourment immortel de l'homme et sa noblesse. »

Ils transfigurent la réalité sans la fausser ; la beauté dont ils la recouvrent n'en laisse plus apercevoir que les lignes essentielles ! Pour reconnaître la part nouvelle qu'ils apportent d'une génération à l'autre, il suffit de leur demander comment ils ont chanté ces éternels motifs de l'agitation et de l'inspiration humaines : la nature, l'amour, la mort, Dieu ! Leur réponse, c'est avec tout leur art, tout leur cœur, et, par surcroît, le cœur de leur temps !

Charles Guérin fut ainsi l'un de nos interprètes, et ses lèvres, en se fermant, nous ont privés de nous mieux comprendre en l'écoutant.

Je voudrais, pour parler plus dignement de lui, poser seulement ces questions éternelles à l'œuvre qu'il nous a laissée et que déjà, confiants dans sa gloire, nous pouvons dégager des contingences.

Une sensibilité de poète ne peut s'élancer comme un jet d'eau vive que des plus purs réservoirs de la grâce et de la force d'un pays. Ce réservoir, pour Charles Guérin, ce fut la Lorraine, d'autant plus imprégnée de la force et de la grâce françaises qu'elle en est plus spécialement la gardienne, et ce fut cette race d'énergie et de finesse, ancienne dans la culture de l'honneur, dont il ne m'appartient pas de dire devant vous le mérite !

La nature, dans notre poésie moderne, n'est plus au second plan comme autrefois. Il semble qu'elle asservit l'homme à mesure qu'il la civilise. Au dix-septième siècle, si l'on goûte le charme des jardins et des eaux, c'est pour y chercher, dans le calme, des pensées plus profondes. Au dix-huitième, il n'y a plus guère, avant Jean-Jacques, que le goût de vivre en société, et l'air vif qui vient de la montagne ou de la mer ne sert qu'à exciter aux divertissements intellectuels. Mais voici que le romantisme intervient qui,

sur la nature, projette l'ombre humaine, et qui associe étroitement cette nature animée à nos passions, à nos ardeurs, à nos convoitises ! Le vingtième n'ira-t-il pas plus loin encore ? De cette confidente, de cette amie, ne fera-t-il pas la maîtresse fatale de nos sentiments, de nos volontés ? L'âme de nos poètes contemporains n'est-elle pas si près de se confondre avec leur corps que, percevant en eux-mêmes l'écho de ces grands rythmes, de ces forces instinctives, par qui l'univers est entraîné avec indifférence, ils croient à un agrandissement de leur vie individuelle quand ils restreignent la part des directions humaines ?

Charles Guérin s'était trop penché sur les abîmes intérieurs de l'homme pour jamais s'abandonner à ce néo-panthéisme. Mais il portait en lui cette sensibilité moderne trop aiguë pour ne pas aimer à se caresser à toute la douceur de la terre. Il fut, dans son printemps, le poète de l'automne et du soir. Nul n'a trouvé des accents plus attendris pour fixer le recueillement qui descend sur les choses avec la tombée du jour, et la qualité plus fraîche du vent, et les nuances plus délicates de la lumière mourante ! Les soirs pensifs du déclin de l'été, l'air dont l'odeur trahit les approches de l'automne, le val plein de lune, le crépuscule qui rêve au fond de la forêt, la montagne qui se découpe en traits noirs sur le ciel, il nous en donne, rien que par une sorte de précision dans l'ampleur, d'exactitude dans l'harmonie, comme la sensation physique : On respire dans ces vers l'inquiétude et la joie menacée que nous versent en s'en allant les trop beaux jours d'octobre :

Le soir d'or se suspend à l'âme qu'il incline
Comme le fruit trop lourd fait se ployer la branche...

Rappelez-vous encore ce magnifique sonnet du *Cœur Solitaire* :

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes,
Car nous pleurons ce soir de nous sentir trop vivre....

Et plus encore que des soirs frissonnants de l'arrière saison, il jouit de ce calme nocturne si pur, si profond, que les âmes s'entendent ! Un accompagnement de paix, une orchestration en sourdine, infiniment douce et voilée, sur laquelle le chant humain prend mieux toute sa valeur : voilà ce qu'il attend de la nature !

Il veut s'écouter vivre, et que le monde, alentour, ne fasse pas un bruit trop éclatant !

S'écouter vivre, ce n'est pas s'abandonner à la vie, c'est presque toujours se raidir contre la vie, la peser, l'approfondir au lieu de la laisser couler avec tranquillité dans le sang de ses veines ! S'écouter vivre, c'est demander à la pensée de détailler, d'analyser la vie ! Charles Guérin est de la race des artistes conscients. Il s'apparente aux Alfred de Vigny, aux Sully-Prudhomme, à ceux-là qui, dans leurs sensations, dans la joie ou dans la douleur, gardent leur lucidité !

Dois-je dire dans la joie ? Exceptionnellement prédisposé à sentir les nerfs, la chair, le cœur vibrants, pourquoi donc ne surprend-on guère dans ses vers que des cris de détresse, pourquoi donc a-t-il si souvent chanté

Toute cette tristesse immense de la vie ?

C'est précisément le travail de sa pensée, trop éveillée pour jamais s'endormir, qui vient troubler ses plus beaux émois. Son pessimisme est né du divorce profond et irrémédiable entre une sensibilité avide de joie et une intelligence religieuse qui, devant le plaisir, en aperçoit les limites. Le travail de la pensée a desséché en lui non pas, certes, le sens de la beauté qu'il a gardé intégral et si délicat, mais la facilité du bonheur dont les cœurs simples se contentent. Son cœur s'ouvre à la joie, à l'amour, qu'il appelle désespérément ; mais la joie, mais l'amour qu'il désire, il les a tant magnifiés à l'avance qu'il ne peut plus les rencontrer, et il s'en rend compte. Rien au monde, sauf Dieu lui-même, ne peut combler ce cœur insatisfait.

Recueillez dans ses poèmes les chants d'amour où la plainte des mots, ineffablement tendre, toute chargée d'une langueur, d'une mélancolie passionnées, passe sur nous comme des cris d'oiseaux blessés qui traversent l'espace ! Il se déchire sur l'amour qu'il complique et subtilise. Il cherche dans la souffrance qu'il en retire, selon la magnifique expression de Barrès, « une suite indéfinie de régions où s'enfoncer et s'enrichir. » Dans le bonheur même, il prononce le

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?

qui remet à sa place tout plaisir destiné à passer. L'amour augmente en lui le sentiment de la solitude, il déclanche en lui ce besoin de souffrir qui naît de l'intensité même de l'amour et de la sensation que les âmes se demeurent toujours par quelque côté les unes aux autres impénétrables.

Cependant il sait son mal, il le désigne, il le définit : c'est la dualité de sa nature, de notre nature païenne et religieuse ensemble : c'est, je l'ai dit, l'impossible retour à cette simplicité du cœur qu'il voudrait retrouver :

Ah ! pourquoi donc toujours en soi-même descendre ?
Pourquoi prétendre aller au fond de ses douleurs
Ou saisir la raison de la grâce des pleurs ?

.....

Nous n'aurions donc pas pu sentir plus simplement,
Et, livrés sans pensée au charme du moment,
Obéir au destin qui veut parfois qu'on vive,
Pleins d'ivresse, en aimant la nature naïve ?

Il s'arrête à célébrer ce bonheur qu'il aurait lui-même à portée de sa main :

Heureux le simple et doux poète du foyer
Qui respire l'air frais de la nuit à sa porte
Et tresse, au bruit que font la vigne et le rosier
Des strophes, vers à vers, comme un flexible osier
Pour y garder l'amour que son âme en fleurs porte !

Sans cesse il se plaint de rêver au lieu de vivre. Il s'excite à se précipiter dans la vie comme dans une eau courante qui le rafraîchira. Il jalouse ceux dont le cœur est pur comme un ciel plein d'étoiles, il voudrait trouver enfin

Ce plaisir qu'un bonheur sans remords environne.

Bossuet a parlé de ces âmes qui ne peuvent perdre entièrement le goût de Dieu. C'est ce goût, malgré l'orgueil, malgré l'analyse, malgré toute la volupté modernes, mystérieusement conservé, qui explique, dans ses replis secrets, le cœur de Charles Guérin. Son

œuvre, c'est la cruelle aventure d'un cœur qui ne peut être rassasié que par Dieu, et qui résiste à s'abandonner à Dieu. Il y a, chez lui, dans sa tristesse, dans ses découragements, dans son avidité, quelque chose de l'angoisse métaphysique d'un Pascal. Il voudrait être

Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement !

Ses plus beaux vers sont des vers nostalgiques où il appelle en suppliant la paix, quand, de partout, il se heurte au doute, au scrupule, à l'inquiétude, et sent son être étouffé sous leurs étreintes, comme un arbuste sous les plantes parasites. Nul n'a mieux chanté la douceur du soir quand la terre s'endort, le bonheur nuptial où les cœurs s'abandonnent avec confiance, les sorts calmes et ordonnés, la foi qui tranquillise et met sur le front son signe de sérénité. Nul n'a d'un plus grand désir désiré la paix, la paix profonde, la paix infinie, celle même qu'on surprend avec étonnement sur le visage des morts. Et quelle cruauté de relire aujourd'hui ces poèmes où nous découvrons, comme un mausolée au bout d'une avenue, la certitude, en pleine jeunesse, d'une brève destinée, un hommage incessant à la mort, une confiance pathétique dans sa venue prochaine ! Il demandait à la sagesse de l'endormir sur son cœur éternel !

Mais, dans un poème de l'*Homme Intérieur*, qui est presque un testament, il ajoutait :

Je suis las de souffrir, d'être ainsi déchiré

Par les violences du Doute :

S'il m'arrive d'errer, pour un temps, hors des murs

De la communauté catholique et romaine,

Je n'empêcherai pas qu'au sein des dogmes sûrs

Un heureux détour me ramène.

Car, héritier d'un sang déjà vieux de chrétiens,

C'est encore lui qui parle en moi lorsque je pense

Et l'amour qui m'unit sur cette terre aux miens

Me fait aimer leurs espérances.

La douleur qui m'incline à de mauvais sentiers

N'exclut pas l'intérêt profond de tout mon être.

Je veux, quand le moment viendra, mourir aux pieds

Du crucifix qui m'a vu naître !

Ainsi a-t-il triomphé des violences des doutes, ainsi est-il mort, à son foyer, un dimanche de la Passion, le 17 mars 1907, à 33 ans. Ainsi a-t-il rencontré la paix qu'il avait cherchée avec une angoisse dont toute son œuvre demeure imprégnée.

Il souhaitait que dans ses vers « un peu de l'homme se résume ».

Notre présence ici est-elle autre chose que l'expression de notre gratitude envers le poète qui a su exprimer ce qu'il y a de frémissant dans notre temps avide de toutes les joies et moralement déséparé, l'éternel duel entre notre chair et notre esprit, le contraste entre nos agitations et notre goût de la paix intérieure, de la paix divine et qu'il a exprimé avec une noblesse incomparable dans une cadence pure et harmonieuse comme ces coteaux de Lorraine, comme des vers de Racine ou de Lamartine, émouvants comme ces ciels des soirs, des soirs d'automne, comme ce soir d'octobre qui va tout à l'heure descendre sur ce monument?...

Voyez ce temple en ruines, ombragé de vigne vierge ! La Gloire vient couronner de roses le visage méditatif de notre poète. Mais la Muse est là, abîmée dans sa douleur, pleurant celui que nous avons trop tôt perdu, et dont j'ai tâché de vous restituer un peu de la pensée grave et de la profonde sensibilité.

« Les rossignols chantaient sur le tombeau d'Orphée », a écrit Charles Guérin ; ici, sous ces beaux arbres, ce seront plus tard les cœurs des jeunes gens, des jeunes femmes, qui chanteront comme les rossignols d'autrefois. Par lui, ils comprendront mieux, ils sentiront mieux, ils goûteront mieux la grâce enveloppante de la nature, l'enchantement des eaux, des arbres, des collines, des jardins et même des retraites plus sauvages, le charme et la souffrance de l'amour, le sentiment de la mort qui attribue à chacun de nos moments tout son prix, l'attrait humain, périlleux et pourtant nécessaire, de descendre en soi-même, et l'inquiétude de Dieu. Par lui, ils auront heureusement alourdi le poids si léger de nos jours. Quand la lune bleuira ces bosquets immobiles, surtout aux mois d'automne où

Chaque feuille morte qui tombe
Laisse voir un peu plus de ciel,

le passant averti ne sera-t-il pas tenté de chercher ici

Sa forme évanouie et son âme envolée ?

Non, son sort ne fut pas inachevé. Malgré nos douleurs, malgré nos regrets qui voient sa place vide et distinguent comme elle eût été plus grande encore avec les années, reconnaissons la plénitude d'une vie si brève. Les vies ne se mesurent pas selon leur longueur, mais d'après leur contenu. Elles sont une bataille livrée au temps, et de ce combat Charles Guérin demeure aujourd'hui victorieux.

Je me souviens de l'émotion que je rencontrai il y a quelques années en visitant, près de Coblenz, dans le voisinage de la Moselle, le petit cimetière bordé d'arbres où l'on a rassemblé les prisonniers français morts au camp du Pétersberg pendant la guerre. C'était, à l'arrivée, une tristesse déprimante, bien différente de celle qu'ont pu éprouver les visiteurs de Wissembourg, venus pour honorer des héros. Sur une pierre un chiffre « 22 ans » rappelait l'âge de ces jeunes gens décédés un à un sans profit, sans honneur. Et je m'oubliais à plaindre uniquement leur jeunesse. Mais, à l'extrémité de l'enclos, s'élève, pour relever notre orgueil réduit, le monument de Marceau. La gloire éclatante de Marceau ne recouvre cependant pas un autre genre de sacrifice. Elle rappelle à temps qu'il ne faut pas plaindre, mais louer ceux dont la mort a contribué à la durée de la patrie.

Ainsi, devant ce monument, tout d'abord j'ai été tenté de vous communiquer la naturelle émotion que répand la jeunesse inscrite sur un tombeau, lorsqu'on était en droit de compter sur elle. Je me suis souvenu que de courtes destinées peuvent être complètes, et sont alors, selon une noble parole, comme ces « hosties mystérieuses qui servent à la perfection du monde » !

Non, je ne suis pas venu ici pleurer un ami perdu !

Sur ce coin de sol destiné à répandre de la vie puisqu'il exaltera des sensibilités, devant ce gage de notre impérissable souvenir, je viens saluer une jeune gloire française qui apporte sa contribution à la durée de notre littérature, et, partant, de notre Patrie !

La Musique municipale joue alors un pas redoublé, tandis qu'une violente bourrasque commence à secouer la crinière des vieux arbres d'une façon inquiétante. Mais, malgré tout, M^{me} Lara tient encore à dire une pièce de

vers, cette pièce si belle, d'une si rare perfection : *A la Maison de Jammes* !

Avec quelle suavité, quelle poésie du cœur ces vers furent-ils récités, au milieu de la rafale qui malheureusement empêcha bien des spectateurs de les entendre ! Tous acclamèrent la charmante comédienne et les applaudissements redoublèrent lorsque le jeune frère du poète, Hubert Guérin, vint lui offrir une magnifique gerbe de roses mauves, en lui disant : « En souvenir de Charles » !

La cérémonie était finie et les assistants s'empressèrent de partir, car, à ce moment, la tempête redoublait de force ; des nuages couleur de suie roulaient dans un ciel déchiré. Un coup de vent plus fort arracha aux ormes séculaires leurs feuilles jaunies qui, comme une robe d'or, s'en vinrent envelopper le monument de Charles Guérin. Le chantre de l'automne ne pouvait rêver une plus belle apothéose. On eût dit des étoiles, arrachées pétales à pétales, pour célébrer et saluer sa jeune gloire.

LE LUNCH

Voulant bien faire les choses jusqu'au dernier moment, M^{me} et M. Edmond Guérin avaient convié tous les invités et étrangers à un lunch servi avec élégance et confort dans le grand Salon de la Ville. Avec sa grâce, son esprit et son cœur, M^{me} Guérin avait un mot aimable pour chaque convive, hommes, dames et jeunes filles. De temps en temps, la musique municipale jouait d'excellents morceaux. A ce menu, M^{me} Lara voulut bien ajouter le régal des poésies qu'elle venait de dire dans le parc du roi Stanislas

et qui, dans ce cercle plus intime, à l'abri de la grosse voix de l'ouragan, versèrent dans nos âmes un nouvel et délicat plaisir. Cela ajouta au regret d'avoir perdu si tôt ce fin lettré, cet exquis poète, ce profond penseur que fut Charles Guérin et dont, en sortant, longuement nous nous entretinmes encore.

LES EXCUSÉS

M. Adolphe Bonnet, préfet de Meurthe-et-Moselle et M. Bovier-Lapierre, secrétaire-général, pris par des engagements antérieurement, s'étaient fait excuser par lettre auprès de la famille, ainsi que M. Henri Lacombe, sous-préfet de Lunéville, retenu à Bayon pour la réception de la municipalité. Excusés également : M. Leclerc, président du Tribunal civil et M. Raphaël Job, juge, et de nombreux fonctionnaires.

Mgr Turinaz et M. l'Abbé Barbier, vicaire-général.

Parmi les hommes de lettres et les artistes :

MM. Maurice Barrès; Henri de Régnier; Francis Jammes; Jean Viollis; Comtesse de Noailles; Jean Weber; Stuart Merrill; Camille Mauclair; Victor-Emile Michelet; Marius-Ary Leblond; Léo Larguier; Fagus; Eugène Gilbert; Octave Maus; Louis Fabulet; Louis Madelin; Fernand Gregh; Edmond Jaloux; Jules de Gaultier; Georges Ducrocq; Charles-Sébastien Leconte; Marc Lafargue; Louis Payen; Emile Friant, professeur à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts; Larcher, directeur de l'école des Beaux-Arts de Nancy; Edmond Gain, directeur de

l'Institut Colonial ; Lieutenant Léon Bernardin, du 149^e de ligne ; René Vallery-Radot ; Comtesse de Reinach-Foussmagne ; Comtesse de Pesquidoux ; Vallette, directeur du *Mercur de France*, etc.

Parmi les professeurs de Facultés :

MM. Charles Adam, recteur de l'Université ; J. Roval, secrétaire des Facultés ; Charles Fassez, inspecteur d'Académie.

(*Droit*) : MM. Lederlin, doyen honoraire ; Gabriel Melin ; Bourcart ; Jules Garnier ; C. Gavet.

(*Médecine*) : MM. les Docteurs A. Vautrin ; Macé ; Spillmann ; Gross.

(*Lettres*) : MM. Émile Krantz, doyen honoraire ; F. Senn ; Albert Martin ; Albert Collignon ; Thiaucourt ; Laurent ; Perdrizet.

(*Sciences*) : MM. Floquet, doyen ; Cuénot ; Henri Vogt ; R. Blondlot ; Le Monnier ; Nicklès, etc.

MM. Gabriel Thomas ; M. Audiat et Henri Mengin, de l'Académie de Stanislas ; Charles Guyot, directeur de l'École Forestière ; Henri Cousin, ingénieur en chef des Mines ; E. Thiolère, de la *Revue Industrielle de l'Est* ; Huffer, professeur à l'École Forestière ; François Villain, ingénieur ; Albert Nérot, inspecteur des Chemins de fer de l'Est ; Ch. Renauld, banquier ; Émile Duvernoy, archiviste de Meurthe-et-Moselle ; Henri Belliéni ; J. Guy-Ropartz ; Louis Laffite ; René Martz ; Charles Millot ; Favier, bibliothécaire à Nancy.

MM. les Sénateurs Mézières ; Develle ; Général Langlois.

MM. les Députés Lebrun ; Ferry de Ludre ; Louis Marin ; Méquillet ; Grosdidier ; Maurice Flayelle ; Albert Noël ; Denys Cochin, de Paris ; le Comte Thellier de Poncheville et Camille Viox, anciens députés.

MM. les Conseillers généraux de Klopstein ; Edmond Jenyen ; A. Jambois ; E. Bonnardel ; de Lan-

genhagen ; Sauce ; Comte Molitor ; E. Tourtel ; E. Ruttinger ; Antoine de Rozières ; A. Bonnette ; le Baron d'Hamonville ; Abel Noël ; Charles Bentz ; M. Gustave Mercier, ancien conseiller général.

M. Collignon, président du Conseil d'arrondissement ; Léon Blanchet, directeur de l'*Eclaireur* ; Docteur Forquin, de Mirecourt.

MM. les Généraux Michal ; Dietrich ; de Mas Latrie ; Hermite ; de Morlaincourt ; Têtard ; de Saint-Haouen ; Docteur Benech, ancien directeur du Service de santé du 20^e corps, etc., etc.

(A notre grand regret, nous ne pouvons nommer tous ceux qui ont fait parvenir des télégrammes et des lettres d'excuses).



LISTE GÉNÉRALE DES SOUSCRIPTEURS

MM. Edouard Ducoté ; Fernand Gregh ; Henri Albert ; Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France* ; Fernand Baldensperger, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon ; Francis Jammes, à Orthez ; Maurice Barrès, de l'Académie Française, député de la Seine ; Charles Sadoul, directeur de la *Revue Lorraine Illustrée* ; Henri Chantavoine ; Edmond Lachenal ; Louis Ganderax ; Émile Verhaeren ; Paul Fort ; Leo Larguier ; J.-J. Desaynard ; Berveiller ; Alfred Droin ; Georges Garnier ; H. de Martimprey ; M^{me} Camille Grandjean ; MM. Mégrat ; Soubies ; A. Ferdinand Herold ; René Payelle ; Émile Antoine ; M^{me} Sarah Bernhardt.

MM. Armand Dayot, inspecteur général des Beaux-Arts ; Jean Boucher ; le Docteur Baillet ; Stanislas Meunier, géologue ; M^{me} Barety, de l'Odéon ; MM. Brieux, de l'Académie Française ; Henri Lavedan, de l'Académie Française ; M^{me} Francisque Sarcey ; M. Edmond Haraucourt ; M^{me} de la Hante ; MM. Perrot, professeur à l'École Supérieure de Pharmacie de Paris ; Belhomme, de l'Opéra-Comique ; Adolphe Brisson, directeur des *Annales* ; Galipaux ; Eugène Petit, architecte ; Vaillant, artiste peintre ; Painlevé, de l'Institut ; Gabriel Trarieux ; Pierre Wolff ; Nozières ; Charles Marchal ; Armbruster ; Fondeville ; René Boylesve ; Pierre Quillard ; Auguste Josset.

MM. Léon Bernardin ; Charles Demange ; Georges Ducrocq ; André Michel ; M. le Docteur et M^{me} Pierre Bucher, à Strasbourg ; MM. le Docteur F. Dollinger ; Léon Dollinger ; M. et M^{me} E. Doyen ; M. le Professeur et M^{me} Elsa Kœberlé ; M. Camille Méquillet ; M^{me} Victor Haehl ; M. Georges Spetz ; la *Revue Alsacienne Illustrée* ; Trois

anonymes ; MM. Achille Géricot ; Henri Poignard ; Charles Villotte ; Pierre Géricot ; Auguste Lasne ; Vincent ; Georges Dreyfus ; Édouard Plique ; Alphonse Monin ; MM^{mes} Genty ; de Viller ; Libercier-Cédulce ; Elise Douniaux ; M. Henri Mazel ; M^{lle} Nellie Rosetti ; MM. André Mabille de Poncheville ; Édouard du Chatelle ; Marc du Chatelle, à Nancy.

M^{me} la Baronne Maurice de Ravinel ; M. et M^{me} Georges Keller ; M^{me} Edmond Keller ; M. le Baron André de Ravinel, au Château d'Adoménil ; L'Association des Anciens Elèves de l'Institution Saint-Pierre-Fourier ; M. Jean Appfel ; M^{lle} Reinhartz, 23, rue St-Michel, à Nancy ; M. Paul Génin, 29, rue du Haut-Bourgeois, à Nancy ; M^{me} la baronne Charles de Ravinel, au Château de Villé, par Menil-sur-Belvitte (Vosges) ; MM. Adrien Barbey, 5, rue Sainte-Catherine, Nancy ; Georges Barbey ; le Docteur Paul Briquel ; George, notaire ; Prêcheur, industriel à Senones ; M^{lle} Claire Parmentier.

M. et M^{me} Lionel de Bouvier, à Angoulême ; M. le Baron Pierre de Ravinel, lieutenant au 7^e chasseurs, à Rouen ; MM^{mes} Ancel ; Pierre Muet ; la Baronne Thomas - Mallarmé, à Feuillères (Somme) ; M. Robert, conseiller municipal ; M^{me} Camille Briquel ; MM. Massé ; le Docteur Edmond Lalitte ; M^{lle} Lalande ; M^{me} Carême ; M. Henri Masson, 20, rue Charles-Vue ; M^{me} Edouard Spinga ; M. et M^{me} Franz Keller ; MM. Daniel Kahn, professeur au Collège Municipal ; Ferdinand Castara ; M^{me} Marin, 2, rue Singer, Paris ; M. l'Abbé Fruminet, curé-archiprêtre de Saint-Jacques ; M^{me} C. Marchal, 9, rue des Bosquets ; M. et M^{me} C. Jeannequin.

MM. E. Kieffer ; Henri de Conigliano ; La Fraternité de la paroisse Saint-Maur ; MM^{mes} de Grandseille, au Château de Grandseille, par Blâmont ; Tony Saucerotte ; MM. Pierre Houel ; Veillon, maire de Val-et-Châtillon ; Simonin, 36, rue des Bosquets ; F. Schutz, président du Conseil des Prud'hommes ; M^{me} Paul Parmentier ; MM. René Gadel ; Haegzli, 14, Grand'Rue ; Jacquot, 16, Place Léopold ; Edmond Braux, conseiller municipal ; Le Cercle Lorrain ; M. le Docteur Louis Saucerotte ; M^{me} Lallemand, rue Carnot ; M^{lle} Marie Parmentier ; MM. Léon Traxelle ; l'Abbé Bastien, curé de la paroisse Saint-Maur ; le Docteur A. Job ; Adrien Michaut, à Baccarat ; Georges André, notaire.

M^{me} Doizelet, 82, rue de Viller ; MM. le Docteur Emile Simon ; le Lieutenant Henri Saillard ; Albert Majorelle, conseiller municipal ; Emile Ambroise ; M^{me} la Baronne de Metz, à Cirey-sur-Vezouze ; MM. Masson frères, rue de Metz ; Adrien Poirine ; MM^{mes} Louise Caze ; L. Le Paige de Dommartin ; La Société Nancéienne de Crédit industriel et de Dépôts ; MM^{mes} Léon Travailleur ; de la Boulinière ;

MM. Chavane, directeur de la Faïencerie de Lunéville ; J. Wahl, rue Gambetta ; Charles Marchal, 6, rue Trouillet ; Lucien Marchal, rue Guibal ; Arsène Martin, ingénieur, rue Gambetta ; Edmond Boulanger, 16, rue Girardet.

MM. Jules Ritter, 29, rue de Lorraine ; N. Kahn, 49, Grand'-Rue ; Jahan, 41, rue de Viller ; Léon Osbach, 6, rue Trouillet ; Jean Mercy, 8, rue Banaudon ; Henry Michel, rue Bel-Air ; Paul Marsal, 56, rue Sainte-Anne ; Auguste Grandjean, rue Bel-Air ; Emile Houard, 6, rue Trouillet ; Charles Boulanger, 16, rue Girardet ; Louis Marchal, 104, rue de Viller ; Charles Lacroix, 138, rue de Viller ; Dedenon, 4, rue Chéron ; Médard, à Mont-sur-Meurthe ; Charles Coquard, 89, rue de Viller ; Louis Ritter, 1, chemin de Saint-Léopold ; Paul Ritter, 58, rue de Viller ; Toufflain, 83, rue de Viller ; Jeanjean, ruelle derrière Viller.

MM. Petitdemange, 15, rue Traversière ; Genay, 55, rue de Viller ; Levieuge, 30, rue d'Alsace ; Etienne, 6, rue de l'Abattoir ; Demenois, 23, rue Banaudon ; Thiébault, 3, rue de l'Abbé-Renard ; Charmasson, 29, rue Banaudon ; J. Voinot, 6, rue Trouillet ; Christophe, 2, rue des Orphelins ; Marchand, 2, rue des Orphelins ; Kretz, 16, rue de Moncel ; Bailly, 119, rue de Viller ; Louis Marcus, 107, rue de Viller ; Charles Perrin, chemin de Viller à Menil ; Georges Emond, 25, rue Traversière ; Vasseur, à Rehainviller ; Joseph Klein, 104 *ter*, rue de Viller ; Joseph Harry, 104, rue Sainte-Anne ; C. Marc, quai de Schlestadt ; J.-B. Heitz, 104, rue de Viller.

MM. Charles Navet, 27, rue de Lorraine ; Brimont, 6, rue Trouillet ; Otin, 83, rue de Viller ; M^{me} Lhuillier, à la Faïencerie ; MM. Ch. Falck, 9, rue Nicolas-Saucerotte ; E. Klein, 104 *ter*, rue de Viller ; L. Munch, ruelle derrière Viller ; N. Wagner, 20, Grand'-Rue ; Eugène Thierry, 23, rue Rivolet ; Pels, 52, rue de Viller ; Caillavet, 54, faubourg de Nancy ; Alphonse Goutier, 14, rue de la Brèche ; Trouillot, 18, rue des Bosquets ; Jacquemin, 52, rue de Viller ; Xaé, rue Bel-Air ; Aimé Marc, 62, rue Sainte-Anne ; A. Burguin, 83, rue de Viller ; L. Krel, 73, rue Sainte-Anne ; Haegeli, 17, rue Traversière.

M^{me} Pagnod, 6, rue Trouillet ; MM. Ch. Platard, 8, rue Chanzy ; Simeurt, 2, ruelle de la Faïencerie ; Victor Petitdemange, 57, rue de Lorraine ; Combeau, 85, rue de Viller ; L. Renaudot, 112, rue de Viller ; Geoffroy, rue Bel-Air ; Joseph Martel, 25, rue Saint-Maur ; Antoine, 61, faubourg de Menil ; Legrand, au Moulin de Xerbeviller ; Bonnet, au Moulin de Xerbeviller ; J.-G.-M. Martel, 61, faubourg de Menil ; Léon Collin, 129, rue de Viller ; Auguste Barba, 104 *ter*, rue de Viller ; Eugène Martin, 16, rue de l'Abattoir ; Charles

Hunold, 57, rue de Viller ; Emile Marchal ; Eugène Janel, 16, rue de Viller ; Auguste Hanus, 52, rue de Viller ; Paul Lévêque, 6, rue Trouillet.

MM. Vaultrin, 52, rue de Viller ; Pacatte, 87, rue de Viller ; Charles Maire, 61, Faubourg de Menil ; Ch. Arensma, 9, rue Héré ; Auguste Martin, 37, rue Saint-Maur ; Auguste Simon, 127, rue de Viller ; Tanette, 10, rue Gambetta ; Ancelot ; Charles Christophe, 40, rue Saint-Maur ; Charles Lardent, 4, rue des Chenus ; Oesterlé, 9, rue Saint-Maur ; Emile Lhuillier, 8, rue Hargaut ; Boiteux, 4, rue Girardet ; René Grandjean, rue Bel-Air ; Bellion ; Villermaux, 20, rue de Viller ; Géricot, 33, rue Saint-Maur ; Lucien Barba, 104 *ter*, rue de Viller ; MM^{mes} Hélène Theiss, 2, rue de Viller ; Elise Theiss ; Bacus, rue des Chenus.

MM^{mes} Veillet, 28, rue de Viller ; Voisin, 6, rue des Chenus ; Stoltz, 2, rue Trouillet ; MM. Crouzier, 48 *ter*, rue Saint-Maur ; Ch. Ravaux, 24, rue du Château ; René Fleurent, 44, rue Banaudon ; J.-B. Hummel, 9, rue Sainte-Marie ; J. Wolff ; J. Chenot, 6, rue Trouillet ; Léon Speich, 3, rue de la Reine ; Colle, 24, rue de Viller ; Lacroix, 6, sentier de la Barre ; Victor Gérard, 32 *bis*, rue Saint-Maur ; Keller, 12, rue des Chenus ; Lutz, chemin de Viller à Menil ; L. Schutz, 13, place Saint-Jacques ; Paul Simonet, conseiller municipal ; L'Association Amicale des Anciens Elèves des Ecoles libres de Lunéville ; M. et M^{me} Victor Laure fils, rue Carnot ; M. Paul Michaut, à Baccarat.

MM. Jules Triboulot, notaire ; Robert Baudelot ; le Commandant Arthur L'Hotte ; M. et M^{me} L. Grillot, 44, rue de Château-Landon, à Paris ; M^{me} L'Hotte, rue Gambetta ; MM. Henri de la Lance, à la Faisanderie ; O. de la Lance ; Paul Ferry, électricien ; Paul Suisse, agriculteur à Moncel-Les-Lunéville ; le Baron Jean de Klopstein ; le Baron Frédéric de Klopstein, au château de Châtillon, par Cirey-sur-Vezouze ; René de la Lance ; M^{me} Jeannequin, rue Banaudon ; MM. le Baron de Ravinel, au château de Villé ; Lucien Ducret, ancien pharmacien ; Edmond Clément, avoué ; Etienne Clément, 15, rue Carnot.

M. Rabut, conseiller municipal ; M^{me} Bagard, 28, rue des Capucins ; MM. Albert Krick, rue Charles-Vue ; Henri Parmentier, conseiller municipal ; J. Adam, 8, place Léopold ; le Capitaine Paul Saucerotte, à Toul ; Alfred Marchal, industriel ; Emile Wucher, 17, place des Carmes ; Mézières (Maison Potin et C^{ie}), à Paris ; le Chanoine Codoré, aumônier de l'Hôpital Saint-Jacques ; E. Géhin, 19, Grand'-Rue ; André, au Rendez-Vous ; Auguste André, à Blainville-sur-l'Eau ; J. Chenot, conseiller municipal ; le Docteur Paulin, adjoint au maire ; Ernst, 35, rue de Lorraine ; Victor Géhin, professeur de musique ; C. Thierry, 19, rue Banaudon.

MM. Béraud-Dufour; le général Travailleur, rue Chanzy ; Henri Castara, maire de Lunéville, conseiller général; Hippolyte Marcus; Jean Bretar; Joseph Corrette; Victor Colin; Paul Debout; Emile Thincelin; René Bernel fils; le Lieutenant-Colonel Moine; Schrøder, pharmacien; Ch. Corrette, ruelle derrière Viller; Charles Petitjean, conseiller municipal; Emile Toussaint, 2, ruelle derrière Viller; Emmanuel Hunold; Emile Hunold, chimiste à Bézaïn (Espagne); Henri Jeannequin, à Bernapré, par Sénarpon (Somme); Emile Bastien, libraire; M^{re} Chénor; MM. Gabriel Laurent, Banque de France; Joseph Godefroy, 13, place Saint-Jacques.

MM. le Général Vilmette, 1, rue Girardet; Henri Thelemann, photographe; Ch. Jeandidier, rue Guibal; M^{re} Henri Pfeiffer; MM. Périer, rue des Capucins; l'Abbé Vanat, curé-doyen de Gerbéviller; Hippolyte Gaire, 3, rue de l'Abbé-Renard; Léon Lallier, conseiller municipal; A. Vigneron, 19, rue Rivolet; MM^{mes} Joseph Philippi; M. Gouvernel, 4, rue de la Hache, Nancy; MM. le Docteur A. Hecquin, à Nancy; Louis Stingre; Adolphe Stingre, entrepreneur; Prosper Bicorné; l'Abbé Louis Marchal, directeur de l'Institution Saint-Pierre-Fourier; Charles François, 129, rue de Viller; V. Parent.

MM. G. Parent; P. Parent, ruelle derrière Viller; Hubert Sauvenier, 138, rue de Viller; André Probst, 7, faubourg de Nancy; Ferdinand Véry, à Saint-Clément; Léon Dubois, à Saint-Clément; Stanislas Marchal, 17, faubourg de Viller; Léon Lacroix, 6, rue de la Barre; Louis Héry, 2, rue de la Meurthe; Charles Visine, 4, rue des Chenus; Lucien Hollard, 99, rue de Viller; Auguste Besoin, 31, rue Saint-Maur; Charles Bédé, 8, rue de Viller; Emile Pierson, 3, faubourg de Viller; Charles Pierson, 3, faubourg de Viller; Jules Guérin, 1, faubourg de Menil; Martin Ledig, 15, rue des Maisonnnettes; Clément Simon, à Saint-Clément.

MM. Camille Sancier, 10, rue des Chenus; Gaston Barbas, 10, rue de Lorraine; Victor Gernerlé, rue de la Brèche; René Michel, à Saint-Clément; Charles Noël, 12, rue des Chenus; Paul Lignon, 52, rue de Viller; Jules Dubois, 93, rue de Viller; Charles Quil, ruelle derrière Viller; Albert Clément, 93, rue de Viller; Joseph Garnier, 17, faubourg de Viller; Auguste Gaspard, 10, rue des Chenus; Charles Lacroix, 39, rue des Maisonnnettes; Charles Poirrot, à Saint-Clément; Pierre Umlor, 3, rue du Foyer; Aloïs Caspar, 112, rue de Viller; Auguste Raguin, 12, faubourg de Viller; Charles Martel, 2, rue des Chenus.

MM. Nicolas Chatton, 39, rue Saint-Maur; Edmond Lenglement, 104, rue Sainte-Anne; Georges Marin, ruelle derrière Viller; Ernest Adrian; Adrian fils, 9, rue Saint-Maur; Pierre

Bour, 1, rue du Pré-aux-Ours ; Jean Milbach, 31, rue Saint-Maur ; Nicolas Milbach, 1, rue de la Meurthe ; Louis Panigot, 14, faubourg de Viller ; Jules Gérard, 26, faubourg de Nancy ; René Véry, 40, rue de Viller ; Jean Claus, 11, rue du Chaufour ; Charles Vauthier, à Saint-Clément.

MM. Charles Petitcolin, 115, rue de Viller ; Joseph Kohr, 112, rue de Viller ; Barthélémy, au Moulin de Xerbéviller ; Nicolas Grosnickel, à Saint-Clément ; Edmond Pertusot, 39, rue Saint-Maur ; M^{me} Joséphine Bréjot, 115, rue de Viller ; M^{lle} Lucie Michaud, 37, faubourg de Nancy ; MM. Louis Marchal, ruelle derrière Viller ; Eugène Auffinger, 77, faubourg de Nancy ; Louis Dupont, 43, rue de Viller ; Auguste Entzinger, 104, rue de Viller ; Jean Caspard, 39, rue Saint-Maur ; Gustave Bain, 131, rue de Viller ; Emile Lenglement, 104, rue Sainte-Anne ; Louis Gallas, 15 *bis*, route d'Hénamenil ; Adolphe Ludmann, ruelle derrière Viller ; Paul Pacatte, 104 *ter*, rue de Viller.

MM. J.-B. Zentner, 6, rue Sainte-Marie ; Eugène Diedrich, 41, faubourg de Nancy ; Gabriel Travailleur, 58, rue Sainte-Anne ; Jules Pierson, 3, faubourg de Viller ; Nicolas Persem, 52, rue Saint-Maur ; Travailleur, 60, rue Sainte-Anne ; Charles Rusé, 6, faubourg de Viller ; Paul Rusé, 119, rue de Viller ; A. Klein, 8, rue des Chenus ; Louis Schulck, 20, rue Saint-Maur ; J.-B. Gauchenot, 39, faubourg de Nancy ; Gustave Corette, 85, rue de Viller ; M^{me} Marie Damien, à Saint-Clément ; MM. Jules Schaler, 35, rue Saint-Maur ; Jean Kauff, 61, faubourg de Menil ; Paul Gallas, 15 *bis*, route d'Hénamenil.

MM. Henri Chapelot, 3, rue Heré ; Nicolas Kohr, 105, rue de Viller ; Regnier, à Laronxe ; Henri Schlessler, 72, rue Sainte-Anne ; Jean Bretar, 90, rue Sainte-Anne ; Charles Pacatte, 45, rue Sainte-Anne ; Emile Michel, 49, rue Saint-Maur ; J.-P. Muller, 15, rue de Viller ; Eugène Joly, 26, rue de Lorraine ; MM^{mes} Marie Pillmann, 4, rue de Lorraine ; Hummel, 7, rue Hargaut ; MM. Joseph François, cité Cécile ; Pierre Worms, 46 *bis*, rue Saint-Maur ; Jules Lamaze, 62, rue Gambetta ; Charles Fiat, 12, rue de la Barre ; Alphonse Quil, 56, Grand'Rue ; Ch. Quil, ruelle derrière Viller ; Hyacinthe Deffain, 5, place E. Ferry ; Victor Klein, 8, rue des Chenus ; Paul Gouthier, à Rehainviller ; Joseph Schorb, à Glonville.

MM. Jules Rusé, 3, faubourg de Viller ; Diss, 30, rue des Capucins ; Collot, coutelier, 30, rue des Capucins ; Paul Richard, 88, rue de Viller ; Georges Richard, industriel ; H. Laferrière, ingénieur, 11, rue des Capucins ; l'Abbé E. Gabriel, Curé de Neuves-Maisons ; Rémund, bijoutier, 27, Grand'Rue ; Michel Guirten, directeur d'Ecole libre ; MM^{mes} Eiché, 24, rue des Capucins ;

Charles Chibout; MM. E. Bajot, conseiller municipal, 1, rue Sonnini; Paul Le Brun, architecte; MM^{mes} de Ravinel, à Sommerviller; MM. Auguste Bertrand, conseiller d'arrondissement, à Betaigne; le Baron Gabriel de Ravinel.

MM. Gerber, ébéniste, 9, rue Chanzy; J. Noury, rédacteur en chef du *Journal de Lunéville*, 15, place des Carmes; M^m Gillet, rue Banaudon; MM. Raymond Le Brun, rue des Bosquets; le Chanoine Pertusot, supérieur de la Malgrange; l'Abbé Guise, professeur à l'Institution Saint-Pierre-Fourier; Houdaille, président du Syndicat de la Céramique et de la Verrerie, à Choisy-le-Roi; Léon Renaudin, place Blanche, Paris; Jean-Baptiste Crouzier, directeur de la Faïencerie de Saint-Clément; Edouard Monnet; Eugène Boulanger; Henri Barrois; Louis Crouzier; Hubert François; Joseph Mangeol; F. Viart; Jean Bart; Jean-Baptiste Bernard; Emile Boileau.

M. J.-B. Boulanger; MM^{mes} Anna Braun; Catherine Braun; MM. J.-B. Braun; Emile Brincard; Henri Chatton; Joseph Chatton; René Chenal; Eugène Cholé; Pierre Colin; Charles Cropsal; Adrien Crouzier; Gilbert Crouzier; Marcel Crouzier; Constant Cuny; Constant Cuny fils; Albert Daujat; Joseph Dely; Alphonse Dewiers; Dollé père; Auguste Dubois; Ernest Durand; Faipot; Faipot fils; Lucien Faipot; Charles Gauthier; Lucien Gauthier; Joseph George; Victor Gérard; Jules Gerardot; René Gerardot; Emile Helmer; Jules Helmer; Auguste Henry; Joseph Henry; Paul Henry; Louis Hinzelin; Hollard.

MM. Emile Hollard; Adolphe Jacquot; MM^{mes} Georgette Jacquot; Céleste Jacquot; MM. Maurice Jacquot; Tharcis Jacquot; François-Joseph Jocquel; Joseph Joly; Joseph Laperle; Joseph Laurençon; Constant Laurent; Jean-Baptiste Leclerc; Charles Leidner; Victor Mauchon; Ernest Marchal; Charles Marcolé; Louis Marin; Lucien Michel; Justin Monnet; Ed. Mougel; Joseph Pablo; Ernest Pacatte; Victor Paulin; Auguste Pertusot; Jules Pertusot; Léopold Pertusot; M^{lle} Marguerite Pertusot; M. Joseph Pierron; M^{lle} Marie-Rose Pierson; MM. Albert Purel; Paul Purel; Clément Rivat; Joseph Robinet.

MM. Auguste Simon; Maurice Sitte; M^{lle} Marie Tarrisé; MM. Charles Thierry; Joseph Thierry; Valentin Thiriet; Aimé Thouvenel; Jean-Baptiste Thouvenel; Lionel Tiné; Albert Tondeur; Auguste Toussaint; Charles Toussaint; Joseph Varlet; Charles Magnières; Marcel Helmer; Léon Lemoine; Henri Michaut, adjoint au maire de Nancy, conseiller général, 49, rue Hermite; M^m Lioté, 6, rue des Capucins; M. Quantin, libraire, Grand'Rue; M. et M^{me} de Boret, à Raincourt, par Jussey (Haute-Saône); MM. Haller, conseiller municipal, 39, avenue Voltaire; Ch. Jaeger,

40, rue des Bénédictins ; M^m Paul Michaudel, 31, rue de Lorraine ; M. le Docteur Henri Job, rue d'Alsace.

MM. Hubert Pacatte, 71, rue de Viller ; Adrien Marcus, 104^{ter}, rue de Viller ; Pierre Bresta, chemin des Porches ; Martel, 1, rue de la Meurthe ; Venderwecken, rue Saint-Maur ; Léopold Klein, 3, rue du Temple ; Georges Mourer, rue de l'Hôpital ; Charles Roger ; Emile Roger, 47, rue de Viller ; Charles Corette fils, ruelle derrière Viller ; Emile Wagner ; MM^m Wagner, rue des Chenus ; Gaspard, rue des Chenus ; Rusé, 48 bis, rue Saint-Maur ; Entzinger, 104^{ter}, rue de Viller ; MM. Maimbourg, 90, rue Sainte-Anne ; Adolphe Michel, 51, rue Saint-Maur ; M. le Vicomte et M^m la Vicomtesse de Montureux, à Arracourt.

M. Louis Josem, à Saint-Clément ; M^m Demange, rue Germain-Charier ; MM. Ernest Pierson, jardinier ; le Docteur Henri Thorion, à Fresnes-en-Woëvre (Meuse) ; Charles Brach, 9 rue de Boudonville, à Nancy ; Paul Jocquel, 5, faubourg de Nancy ; Antoine Stinger, 4, faubourg de Nancy ; Job, 59, faubourg de Menil ; Cendre, 59, faubourg de Menil ; M^m Vuillaume, 6, place de l'Eglise ; MM. Server, conseiller municipal ; Jules Vourion, conseiller municipal ; de Bouvier ; le colonel Lyautey ; de Menonville, chef d'escadron du 17^e régiment de chasseurs ; Fernand Rousselot, à Vittel ; Henri Schutz, 87, rue de Viller ; Léveillé, 68, faubourg de Nancy ; Victor Besserer, 80, rue de Viller.

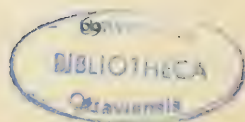
M^m Galet, 45, rue Gambetta ; MM. Digue, chapelier, Grand'Rue ; Pommier, place Léopold ; Jeansem, rue Banaudon ; Genay, 13, rue Gambetta ; M^m Bisiaux-Wurth, 6, place Léopold ; MM. Auguste Poirot, horticulteur, 7 rue Cyflée ; Jules Hordé, 7, place de l'Eglise ; M^m Pierron, 11, rue Castara ; MM. Eugène Lacoste, 109, rue de Viller ; l'Abbé Gabriel, professeur à l'Institution Saint-Pierre-Fourier ; le Docteur H. Bichat ; Chatton, rue Banaudon ; Petitjean, 55, rue Gambetta ; Corrette, rue Banaudon ; Adrien George, 7, rue Banaudon ; J. Bloch, 17 bis, rue du Paradis, Paris ; Charles Risse, 6, rue Banaudon ; Leblanc, 16, rue Charles-Vue.

MM. Maille, 16, rue Charles-Vue ; Louis Renauld, 18, rue des Capucins ; le Chanoine Lacombe, supérieur de l'Institution Saint-Pierre-Fourier ; Paul Bignon, à Bernapré (Somme) ; J. Depambour, à Sedan ; Robert Drapp, 40, avenue des Vosges ; E. Nollet, 70, rue Stanislas, à Nancy ; Charles Bajolet, à Domèvre-sur-Vezouze ; H. Dufour, 1, rue des Capucins ; Arnould, 24, rue Banaudon ; Farny, 41, rue de Viller ; le comte de Martimprey ; Henquel, 10, rue de Menil ; F. Gérard, 22, rue Germain-Charier ; MM^m Salle, rue de Lorraine ; Louis George, 39, Grand'Rue ; MM. Didillon ; Bretzner, pharmacien ; M^m Bertrand, rue Banaudon.

MM. le Commandant Varaigne ; le Capitaine Collardelle ; Louvriot, boucher ; M^{re} Thomassin, rue d'Alsace ; MM. Ch. Cuinat, 12, rue Cyfflée ; Favre, 17, rue du Rempart ; le Lieutenant Antonin de Charnacé ; le Baron d'Astier, 4, rue Cortambert, Paris ; le Commandant Picot, à Saint-Dié ; E. Gillant, 16, rue Gambetta ; Paul Cailleau, à Chanteheux ; Charles Louvriot, 26, place Saint-Jacques ; Voinot, 40, rue Banaudon ; Ferdinand Michaut ; Stef, rue de Lorraine ; M^{re} Maire, 8, rue Thiers ; MM. Gabriel Chevalier ; Laure père, rue Carnot ; M^{re} Albert Rousselot, rue Banaudon ; M. Louis Kern, 90, rue de Viller ; M^{re} Ed. Jeanmaire, place des Carmes ; M. Marc Lafargue, à Saint-Simon (Haute-Garonne) ; la Société des Charbonnages de Boubier, 15, rue de Londres, Paris ; M. Suisse, à Moncel-les-Lunéville.

MM. Schmauch, 60, rue de Viller ; Henri Dassigny, à Mirecourt ; Solt, ébéniste, rue des Capucins ; M^{re} Sabourin, rue Sainte-Marie ; MM^{les} Trabac ; M. et M^{re} Charles Le Joindre, à Châlons-sur-Marne ; M. C. Cavallier, maître de forges, à Pont-à-Mousson ; MM^{les} Bour, 19, faubourg de Nancy ; MM. Pasquet, 13, rue des Capucins ; Frédéric Becker de Séholz ; F. Wessner, 13, faubourg de Nancy ; Bernard Binda, 6, rue de la Meurthe ; Louis Cammas fils ; M^{re} Strauss, 3, rue de la Planche, Paris ; MM. le Colonel Majorelle, à Nancy ; Ch. Deutsch, 58, rue Sainte-Anne ; Delarue, jardinier ; J. Rousselot, conseiller municipal ; l'Abbé Tavard, curé de Tomblaine.

M. Jules Chavane, à Paris ; MM^{mes} Weyer ; Durupt, rue de Lorraine ; M^{re} Spire, 60, rue Saint-Lazare, Paris ; MM. G. Guy Ropartz, directeur du Conservatoire de Nancy ; René d'Avril ; Vallin ; Charles de Meixmoron de Dombasle ; Renaudin, artiste peintre ; René Perrou, avocat à Epinal ; le docteur Guichard, à Commercy ; Louis Thirion, à Baccarat ; M^{re} Fernand Simonin, à Nancy ; MM. Pierre de Lallemand de Mont ; Maugras, à Nancy ; M^{re} Simonin ; Henri Mangin, avocat ; le Docteur Henri Aimé, à Nancy ; Antonin Daum, industriel ; l'Abbé F. Sagault, à Bosserville ; Crépin, à Blamont ; Charles Crépin, à Baccarat.



Pap. Grav. & Imp. L. GEISLER
AUX CHATELLES, PAR RAON-L'ETAPÉ (VOSGES)
& 3, RUE DE LA BIENFAISANCE, PARIS.

579210 413

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

CE



a39003



003990172b

CE PQ 2613

.U2Z8 1911

C00 NOURY, J.

CHARLES GUER

ACC# 1235448

